
3 1761 07988448 2

THÉÂTRE

DU MEME AUTEUR :

EDITION DEFINITIVE :
Quelqu'un d'aujourd'hui.

—

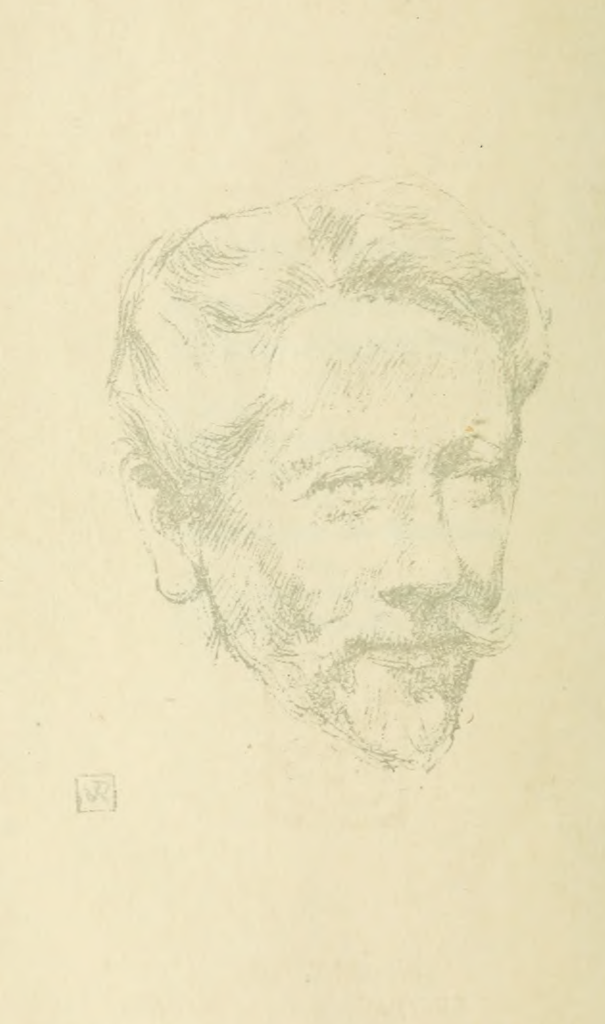
Miette.
Ames de couleur.
Dans l'Ile.

—

Préfaces pour des Musiciens.

—

Une Mesure pour rien (théâtre).
Etude de jeune fille (théâtre).



MAUBEL

THÉÂTRE

LES RACINES
L'EAU ET LE VIN

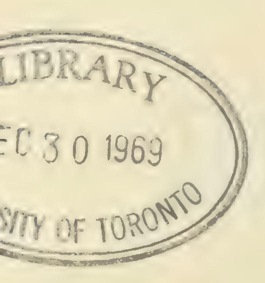
Edition définitive

Préface par CAMILLE MAUCLAIR



BRUXELLES
LES EDITIONS ROBERT SAND
86, rue de la Montagne.

MCMXXII



Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 15 et trente exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 16 à 45.

Ce volume contient deux pièces écrites à neuf ans de distance. La plus récente est inédite. L'autre... l'est un peu moins. Contemporaine de la Belle au bois dormant, *de M. Henry Bataille, et de la* Gardienne, *de M. de Régnier, elle fut inscrite un instant au programme de l'*Œuvre. *M. Lugné-Poë l'avait crue viable. Il n'a pas dépendu de lui qu'elle ne fût jouée et je tiens à le remercier de ce signe de confiance, le seul que jamais homme de théâtre voulut bien accorder à ces trois petits actes. Insérés dans la* Société nouvelle *et communiqués en « tirés à part » à quelques personnes, ils eurent les honneurs de la critique. Des juges bienveillants me louèrent d'avoir prêté à l'abbé Jacquelin quelque passion; des juges ironiques me reprochèrent « ses quarante degrés de fièvre ». Dans cette crise de sensibilité, dans cette lutte de conscience, d'aucuns ne virent que le conflit « de la robe et de la jupe » et peut-être m'attribuèrent-ils l'intention d'un plaidoyer contre le célibat des prêtres. En vérité, j'avais songé ailleurs et plus haut.* L'Eau et le Vin, Les Racines *ne démontrent rien. Qu'il y ait une idée sur chacun de ces drames où se meuvent des gens qui pensent et s'inquiètent mentalement, c'est probable; mais, cette idée, l'action représentée la laisse intacte. Mes personnages pensent comme ils sont et comme ils sentent, et, de leur aventure morale, je ne prétends rien retenir que des aspirations, des doutes, des souffrances.*

MAUBEL.

PRÉFACE

L'image de Maubel reste inséparable de mes plus chers souvenirs de jeunesse. Je l'ai connu en 1893, à Bruxelles, où je venais faire jouer au Théâtre du Parc *Pelléas et Mélisande* que nous avions donnée à Paris, Lugné-Poë et moi, en fondant la compaguie dramatique de l'Œuvre. Ce premier sépour à Bruxelles me permit de nouer aussitôt des relations avec l'élite des écrivains, des musiciens et des peintres qui réalisaient alors, dans une Belgique longtemps somnolente, une glorieuse Renaissance. Ces hommes enthousiastes, cordiaux, dédaigneux de tout snobisme, étaient les alliés naturels et les sincères camarades des symbolistes français parmi lesquels je venais de débuter. Leur accueil me créa une dette de gratitude que je n'estimerai jamais avoir acquittée entièrement. Plusieurs sont encore au nombre des mes plus vrais amis. Pourquoi, de suite et entre tous, Maubel s'imposa-t-il très spécialement à ma sympathie ? Je ne sus d'abord que l'éprouver sans analyser. Je ne devais comprendre que plus tard à quel point tout ce qui émanait de cet être physique et moral était insolite et sans analogies.

Il avait alors trente-et-une années. J'étais son cadet de dix ans, mais son regard bleu avait plus de jeunesse que le mien. C'était un homme de taille moyenne, svelte, vêtu avec une simplicité élégante,

de façons correctement aisées, d'une affabilité mesurée et raffinée. Dans ce visage sain, frais, très-rose et très-blond, un sourire malicieux était curieusement démenti par l'ingénuité limpide de prunelles où apparaissaient incessamment des intuitions, des rêves, des mélancolies, des lueurs de volonté et de foi — réellement les yeux les plus singuliers que j'aie peut-être jamais rencontrés. La voix, tout ensemble douce et acerbe, en sourdine, semblait concilier le sourire désenchanté et les regards aimants. Je me sus en présence d'un être appartenant au très-petit nombre de ceux que j'ai pu trouver fraternels, d'un être « au rêve habitué », ayant dès l'enfance accompli sur soi le dur travail d'éliminer toute velléité inférieure, moins encore par scrupule moral que par le l'exigence d'une sensibilité frileuse, d'une native pudeur de la conscience. Ni cet esprit ni cette âme ne pouvaient assimiler rien qui ne fût pur, subtil et délicat. Cependant Maubel n'ignorait rien de la vie, et il en parlait sans pruderie, avec l'indulgence narquoise d'un gourmet qui comprend l'appétit d'autrui devant les nourritures grossières, mais n'y saurait toucher. Il dégustait les sensations et les idées, expert en leur choix, mais sobre. Il était à la fois sceptique sans amertume et mystique sans fanatisme. Combien de générations d'êtres équilibrés, honnêtes, croyants, heureux de la vie intime et de ses vertus silencieuses, faut-il pour aboutir à créer un homme comme Maubel ?

Nos carrières littéraires se poursuivirent parallèlement, durant vingt années. Nous nous revîmes à chacun de mes séjours à Bruxelles. Je l'évoque encore dans une calme et douce demeure appelée « Bon Vouloir », à la lisière des bois d'Havré, près de Mons. L'existence nous séparait, mais des luttes suf-

fisaient à maintenir l'accord de nos cœurs et de nos esprits. Du moins le croyais-je, me consolant ainsi, pour lui comme pour trop d'autres, de cette odieuse loi de société et de profession qui nous condamne tous à voir sans cesse les indifférents et presque jamais les créatures faites pour vivre près de nos cœurs. D'amers regrets se préparent ainsi. Je les ai éprouvés lorsque la guerre inexpiable m'a définitivement isolé de Maubel et de son héroïque patrie, lorsque j'ai appris, brièvement et tard, qu'il était mort, minutieusement usé par le chagrin, la révolte et le dégoût de l'interminable souillure du sol natal, après s'être astreint à la solitude farouche pour éviter le plus possible la vue, le contact, le relent des soudards. Qu'il a dû souffrir, malgré la présence d'une compagne admirable, de quelques amis et amies ! Il est mort du voisinage de l'impureté. A lui, comme à mon cher Verhaeren, le destin a refusé la joie des heures de la délivrance et du resplendissement moral de la Belgique dans le monde. J'ai perdu bien des frères spirituels dans ces années maudites, mais je songerai toujours au visage fin et blond de Maubel avec une émotion particulière.

La douleur qui a accablé, en l'abrégeant, une vie heureuse et harmonieuse, ne s'est point concentrée en un coup brutal : elle a été distillée goutte à goutte, par nuances empoisonnées, en silence, chaque jour et chaque heure durant trois affreuses années de cette occupation allemande où, en mon ami, le patriote, l'artiste et l'homme n'ont cessé d'être outragés, de vire dans les ténèbres sans espérance... C'est une tragédie intérieure, comme toute son œuvre.

* * *

Il était né en 1862 à Saint-Josse-ten-Noode, mais de race wallonne, son père étant né à Tournai et sa mère à Mons. Il fit ses études à l'Institut central de Bruxelles, puis à l'Université libre, où il acheva son droit. On l'a présenté parfois, fort inexactement, comme un rêveur quintessencié n'ayant touché aux lettres qu'en amateur. Il suffit au contraire de relever quelques faits et dates pour montrer à quel point il se mêla, passionnément actif, au mouvement qui s'éveillait dans son pays. L'étudiant en droit Maurice Belval n'était pas même reçu avocat qu'il prenait le pseudonyme de Henry Maubel pour collaborer, à dix-neuf ans, en 1881, à la *Jeune Belgique* qui venait de se fonder et où allaient se grouper les principaux artisans de la Renaissance belge. Dès 1883, il donnait des essais de critique musicale, et en 1889 ses amis le priaient de diriger la *Jeune Belgique* dont le créateur, Max Waller, venait de mourir prématurément. Dès lors on trouve le nom de Maubel au bas d'une quantité d'articles de revues ou de chroniques de journaux, parallèlement à la série de ses livres et pièces. I a été un observateur très-assidu de tous les faits littéraires et artistiques, un juge bienveillant, libéral et courtois, mais spirituel et railleur aussi, prompt à relever les tares, à écarter les vaniteux et les insincères, amusé par la vie mondaine et, selon l'expression du poète Jean Dominique, « badaud d'une façon exquise ». Qu'il s'agisse de périodiques de grande lignée comme la noble *Société Nouvelle,* de revues de combat comme le *Coq Rouge,* le *Thyrse, Antée, L'Art moderne,* entre autres, du *Guide musical* et du *Courrier musical,* ou de journaux comme l'*Opinion*, la *Presse*, le *Petit Bleu,* la *Dernière Heure,* la*Nation*, s'adressant au grand public, Henry Maubel a été un excellent journaliste, alerte, mordant,

courageux, probe et exact. Je tiens à le dire, parce que je trouve assez misérable le préjugé qui oppose le « pur écrivain » au journaliste. Pour le véritable écrivain, l'escrime du journalisme est une école, il y apprend à condenser sa composition, à clarifier sa démonstration, il y devine certains secrets de la technique de son état : et d'autre part l'exemple de l'inaboutissement partiel du symbolisme, qui compta tant de beaux talents inaptes à s'imposer, montre combien les formes de la vie moderne rendent dangereux et stérilisant le délaissement de ce terrain de lutte et de diffusion. Maubel a certainement été un des plus actifs zélateurs des idées de sa génération en n'hésitant point à les porter dans la presse bruxelloise. C'est dans le même sentiment, avec la même claire vision des nécessités de l'heure, qu'il a accepté en 1898 la direction du Théâtre du Parc, décision dont je le louai alors d'autant plus que je savais combien elle devait faire violence à ses goûts d'intimité, de travail amoureusement médité. Il songeait avant tout à ouvrir à ses camarades une des portes que l'hostilité de la routine tenait encore jalousement closes au mouvement nouveau. Il n'eut guère d'ailleurs que le temps d'organiser des séances de récitation et de jouer *Ton Sang,* de M. Bataille, et *La Maison des Chéries,* de M. Maurice Beaubourg, avant de se délivrer de l'importune mésentente du co-directeur qu'on lui avait adjoint.

Parallèlement, sans hâte, mais avec régularité, Maubel publiait ses livres et ses essais. *Miette,* en 1890 : *Etude de jeune fille,* en 1891, avec représentation de cette pièce au Théâtre Molière de Bruxelles : *Quelqu'un d'aujourd'hui,* en 1892 : *L'Eau et le Vin,* en 1893 : la conférence sur *L'Idéoréalisme de quel-*

ques écrivains, en 1894 : *Ames de couleur,* en 1895 : *Préfaces pour des musiciens,* en 1896: l'essai sur *Octave Pirmez*, avec la collaboration de M. Jammes Vandrunen, en 1897. Trois années s'écoulèrent avant qu'il donnât *Dans l'Ile,* en 1900. Puis, en 1902, *L'Eau et le Vin* reparut en un volume auprès d'une pièce nouvelle, *Les Racines*. Dix années se passèrent alors sans que Maubel publiât autre chose que des articles. En 1912 il donna les *Notes sur la musique considérée comme une métaphysique sensible:* et, en 1914, une étude sur la *Trente-deuxième cantate de Bach*. Je mentionne pour mémoire un petit acte,*Une mesure pour rien*, joué en 1888 au Théâtre Molière.

Puis, les temps de la grande horreur survinrent. Henry Maubel resta à Bruxelles, subit l'invasion, l'occupation — et en mourut.

* * *

Trois pièces, deux romans, un recueil de contes, un volume de psychologie musicale, des essais : œuvre bien légère pour un quart de siècle, bien légère auprès de sa production abondante, fastueuse, de la plupart des compagnons d'armes de Maubel dans la grande lutte pour la Renaissance... Mais il s'y est dit tout entier — eu aucun d'eux n'a été plus capable de tenir profond jugement sur soi-même.

Ce jugement a constitué toute sa « littérature ». Si l'on donne à ce terme « littérature » son acception généralement consentie d'extériorisation, d'invention, de combinaison artificielle et toute objective de péripéties imaginées, alors Maubel a été le moins

« littérateur » des écrivains. La lecture de ses ouvrages impose progressivement l'impression d'être en présence d'une conscience qui s'explique avec elle-même, et pour qui le fait d'écrire est un moyen de cette explication. L'œuvre de Maubel est résolument, jalousement « tournée vers le dedans », elle est tissée de notations de la vie intérieure, elle révèle chez lui cette vie intérieure à un degré d'intensité presque mystique. On y découvre quelqu'un de tout autre que l'homme souriant, amène, ironique et charmant qu'on avait rencontré. Maubel s'amusait, flânait, s'enquérait de toutes les manifestations de la pensée et de la vie. Mais sous cette apparence, qui faisait de lui le plus délicieux camarade, il y avait une immense pudeur de l'âme, une grande ferveur silencieuse, et une sorte de passion pour l'état contemplatif. Et il donnait à cet état une vie expressive, un mouvement mystérieux. Chez lui, selon le précepte de Poë, « la profondeur se jouait à la surface ». Il n'était point ce qu'on croyait voir. Mon impression, lors de notre première rencontre, ne m'avait pas trompé. Dans toute époque, les êtres ainsi constitués offrent un aspect spécial. On les pressent insolites, non par ce qu'ils disent, mais par ce qu'ils taisent. Le travail qu'ils accomplissent en eux, sur eux et pour eux-mêmes, n'est analogue à aucun autre, et le travail de leurs ouvrages, lorsqu'ils en font, n'est que l'écho intermittent de leur labeur essentiel.

Les dates montrent qu'à l'heure où Maubel se mit à écrire, le symbolisme français balbutiait à peine ses velléités. Elles se résumeront peut-être par la critique à venir dans le vœu de créer une littérature « transcendantale », une littérature « à l'état pur », c'est-à-dire : expressive du moi, absolument sans rapports avec la sanction de la majorité,

le profit, la réputation, la carrière professionnelle, et s'attachant à réaliser, par l'alchimie du langage isolé de son sens vulgaire, des « cristaux de pensée », insolubles dans le délayage de la mentalité courante. Cet hermétisme comportait de rares difficultés et des héroïsmes. L'opinion n'a jamais admis sans colère ni ingratitude qu'il fût loisible à certains écrivains de tenter une sorte d'algèbre littéraire : elle doit reconnaître les affinités du grimoire symphonique et des mérites d'une équation parfaite, elle tolère l'abstraite terminologie du vocabulaire philosophique, mais le droit à une littérature transcendantale implique une sorte de défi à son exigence de comprendre de suite et tout ce qui s'écrit. L'insuccès, la huée, lui semblent des punitions trop faibles, auxquelles elle fait succéder le silence lourd : mais c'est précisément l'état qui contente le mieux ces rares et singuliers chercheurs que son commentaire importune, et qui ne souhaient que le tête-à-tête avec leurs travaux. Il est fort significatif que Maubel, isolé dans une petite patrie où toutes ces préoccupations semblaient inconcevables, ait presque d'emblée porté au plus haut degré une tentative de cet ordre, sans relation avec la littérature sensuelle, colorée, violente, que révélaient alors en Belgique les Lemonnier, les Verhaeren, les Eekhoud, les Demolder et d'autres. Evidemment les intuitions du symbolisme français, de « l'idéoréalisme de quelques écrivains », ont d'abord vécu en lui : il a été dans son pays et dans sa génération l'initiateur d'une littérature transcendantale, du roman de la vie intérieure, sans théorie préconçue, par la pente naturelle de son esprit.

Il fallait pour cela une disposition de l'âme, et une vocation de musicien. Les écrits de Maubel peuvent laisser les « visuels » assez déconcertés : ils agissent

à la façon de la musique et, pour lui appliquer une phrase qu'il a écrite sur Schumann, « il faudrait toujours les écouter comme la voix de quelqu'un qui va apparaître ». Et cependant ce musicien était un écrivain-peintre. Les paysages sont assez nombreux dans ses livres : d'un coloris de fine grisaille, comme ceux de Van Goyen ou de Jongkind, mais d'un grand art du détail vrai et d'une constante sûreté de valeurs. Le style de Maubel est très-particulier. Il comporte, surtout dans ses premiers romans, des préciosités, comme celui des poèmes nostalgiques de Rodenbach. Ces préciosités ne sont dus à aucune vaine ostentation de virtuosité, mais au désir de contraindre la phrase à la plus ténue complexité dans l'expression de la sensation. Il est impossible, devant certains passages de *Quelqu'un d'aujourd'hui,* de ne point songer aux recherches des Goncourt en ce sens, recherches que les réactionnaires du purisme ont pu désavouer depuis jusqu'à une ingratitude outrée, mais qui, à cette époque-là, ont exercé une profonde influence sur tous les artistes indépendants, sur Laforgue, sur Paul Adam, sur bien d'autres. La trace des Goncourt est dans les façons d'exprimer de Maubel. Il donne parfois, à force d'acuité et de succession cinématique des courtes incidentes, l'impression de ne penser que par images. Mais ces images ne sont que les crêtes de brillantes écume d'un flot intérieur indéfiniment replié sur soi-même, et dont la respiration continue reste secrète.

Plus Maubel a écrit, plus ces paillettes étincelantes sont tombées : il ne s'est plus soucié que de cette respiration continue, de ce rythme caché. Sa langue s'est sans cesse épurée, émondée : ayant rendu justice à l'art verbal des Goncourt, il s'en est pourtant détaché : il est parvenu, comme *Dans l'Ile* en montre

d'étonnants exemples, à suggérer un décor de telle sorte qu'on reste stupéfait d'en chercher vainement la description réelle, à laquelle trois ou quatre épithètes suffisent. Il n'y a pas du tout de « morceaux » dans cette sorte d'incantation sourde de sa langue fluide et délicieuse qui ondule d'un bout à l'autre du livre. Comme le peintre Le Sidauer, auquel il m'a fait souvent songer, Maubel a été un maître dans l'art d'appliquer les procédés de l'impressionnisme à la vie intérieure, et de faire de chaque touche dissociée, de chaque ton brisé, une inflexion du sentiment.

* * *

Le monde intérieur auquel cet artiste, exceptionnel en son pays, a appliqué ses ressources expressives, a été un monde de la plus noble clarté morale. Je ne crois pas avoir à préjuger ici de l'avis du lecteur, à lui imposer une analyse critique des divers sujets traités par Maubel. Je veux seulement dire que tous ces sujets n'en font qu'un : l'approfondissement des références que la conscience a de tous temps invoquées dans ses conflits avec la vie. Personne n'a mieux ressenti, et exprimé avec une pudeur plus exquise, les nuances de l'adolescence féminine, à tel point qu'il semble surprenant que certaines pages ne soient pas de la main d'une femme dans les anlyses que Maubel a faites de la jeune fille. Il a regardé profondément, avec attention et compassion, cet être troublant et troublé; il y a noté les subtils passages de l'ignorance à la prescience, l'éveil normal du désir dans le doux ensommeillement de l'in-

génuité. *Etude de jeune fille* est le titre du premier essai scénique de Maubel. En réalité, ce devrait être le titre de tous ses ouvrages. Dans tous il est revenu sur ce sujet difficile, un des plus obscurs qui nous soient proposés, parce que l'art des transitions et des gestes inachevés est un des grands secrets de notre état; ces âmes en formation, exaltées par le pressentiment de leur mission maternelle et future sans en être alourdies encore, ont attiré jusqu'à l'obsession l'écrivain et l'homme. L'écrivain, parce que seule le tentait l'expression de ce qui se sous-entend; l'homme, parce qu'il comprenait tout à demi-mot et répugnait à toute affirmation pesante. La grâce imprécise de la jeune fille devait être pour un subtil comme Maubel le motif parfait de son impressionnisme de style et de sentiment. Les voiles, autour de ces visages rieurs ou tendres et de ces jeunes corps, flottent sans cesse dans le vent de la mer du Nord qui aère tous ses livres, et personne n'a mieux mêlé au rythme maritime le battement de ces cœurs amoureux de l'indéfini.

Mais toutes ces images se résorbent dans la méditation centrale de l'homme qui les observe, de cet homme qu'on retrouve de livre en livre sous le nom de Christian, et qui est Maubel lui-même : et de ces images il en préfère une, dont je veux seulement dire qu'elle s'est incarnée en une fiancée devenue pour l'écrivain une femme digne de ses meilleurs songes, poète elle-même, et maintenant triste et fière détentrice de l'héritage de son souvenir. De *Quelqu'un d'aujourd'hui,* où l'artiste confesse ses mélancolies, ses tendances à la préciosité raffinée, aux *Ames de couleur,* se poursuit et s'infléchit le dessin de cet amour. L'histoire d'un choix est écrite là. Pour

Christian pensif, sage, indulgent, vivant au milieu des jeunes filles, se précise peu à peu l'élue, l'harmonieux achèvement d'une vie toute au songe donnée, et je ne vois dans aucun chef-d'œuvre de la littérature belge contemporaine rien qui approche de cette douceur tremblante et pure, sinon quelques strophes de Jean Dominique, de Max Elskamp, de Charles Van Lerberghe et de Fernand Severin.

Pour atteindre à cette douceur, il faut le sens intime de la musique. Maubel l'avait. Il fut un des premiers pèlerins de Bayreuth. Il pénétra les symboles du temple, il subit la magie du Dieu, il en fut le fidèle, mais non l'esclave; il conserva devant lui, avec une fermeté respectueuse, la pleine liberté d'esprit que tant d'hommes de notre génération ont abdiquée pour la revendiquer plus tard avec une sorte de colère. Maubel n'a pas eu à se réfugier dans cette apostasie. Il a su éviter tous les défauts des wagnériens. Mais les préfaces qu'il a écrites pour préparer jadis les esprits à la compréhension du *Vaisseau-Fantôme,* de *Siegfried,* de *Tristan* et du *Ring,* n'ont pas été seulement des pages initiatrices et méritoires par leurs dates. Elles demeurent des modèles de cette critique de sensibilité et d'amour, de logique persuasive, qui a presque totalement jusqu'ici manqué à la cause souveraine de l'art musical, servie seulement par de rébarbatifs exposés techniques.

Qu'il ait parlé de Wagner, de Grieg, de Lekeu, de Franck ou de Schumann, Maubel a parlé en maître non point de la musique écrite et jouée, mais de la musique *entendue :* et il a su dire aux cœurs et aux esprits de quelle façon il fallait l'entendre, il a défini ce que doit être l'acte *d'écouter,* en des termes tels que venant après lui on peut désespérer de s'expri-

mer mieux et d'aller plus avant. Son commentaire de la musique de piano de Schumann est indépassable, et une force constante de suggestion est rayonnée par cet étonnant recueil de *Préfaces pour des musiciens* que je voudrais donner, comme j'ai pu le faire quelquefois, à tous les êtres qui s'approchent de la sainte communion musicale parce que leurs âmes en ont besoin, et seulement pour cela. Maubel savait toutes leurs aspirations et n'en a laissé aucune sans réponse — et dans quelle noble et simple langue ! J'y retrouve la résonance des plus admirables pages d'un Walter Pater. Silencieux devant les arts plastiques, encore qu'il les pénétrât comme il pénétrait toutes les choses, Maubel ne pouvait trouver réellement que dans la psychologie musicale l'effusion de sa profonde nature métaphysicienne, y constater les identités de la musique et de l'amour. Et de longues années après la publication d'un tel livre, alors qu'il semblait avoir renoncé à écrire et décidé uniquement de vivre en comprenant et en aimant l'œuvre d'autrui, il reprenait la plume pour formuler les *Notes sur la musique considérée comme une métaphysique sensible,* et le wagnérien de la première heure, remontant à la source éternelle, consacrait ses pages suprêmes à une analyse de la trente-deuxième cantate de Bach. Peut-être, s'il eût vécu éloigné du roman, du conte, de la scène, Maubel n'eût-il plus écrit que sur le mystère musical où toutes les aspirations de son être s'étaient résorbées.

* * *

On comprendra que cette littérature à haute tension n'ait pu être abondante. Elle est d'un exemple fort rare en une époque de polygraphie effrénée, et je

la rapproche de celle que le grand poète Paul Valéry révèle après avoir travaillé vingt années en silence lui aussi avec cet insouci total des contingences littéraires qui est la marque des « transcendantaux », et dont les professionnels sont si surpris qu'ils n'ont que la ressource de conclure à l'impuissance ou à ce qu'ils nomment plaisamment de l'hermétisme ou du mysticisme. Comment concevraient-ils que la concentration n'est pas l'impuissance, que l'hermétisme n'est que scrupule et purisme de forme et de pensée, que ce qu'ils prennent pour du mysticisme est l'état d'absolu désintéressement dans l'absolue liberté de créer ? Toutes les choses que j'ai vu dire par les polygraphes à propos de mon maître Mallarmé, je les entends de nouveau quant à Valéry, et elles peuvent être redites pour Maubel ou quelques autres proches de mon cœur. Un abîme séparera toujours — et si cet abîme n'existait il l'eût fallu inventer ! — ceux qui voient dans les lettres une carrière et ceux qui y voient une religion. Aux uns la réputation avec ses profits viagers, aux autres l'assentiment fidèle de quelques consciences dont le nombre s'augmente lentement, mais sans limite d'âge. Les ouvrages d'un être de la qualité de Maubel ont cette récompense privilégiée d'aller toujours à ceux qui étaient nés pour les souhaiter, les attendre, et trouver en eux, et en eux seulement, les réponses essentielles que leur espérance supposait écrites quelque part. C'est là le « public » d'hommes de son haut rang. Ce « public » se compose d'une élite grandissante d'« intérieurs » qui aiment d'imaginer que le maître n'a pensé et écrit que pour se faire un ami et un frère de chacun d'entre eux : et la seule gloire qui vaille est faite de la cohésion de tous ces cultes individuels et secrets.

Il était impossible qu'elle advînt à Maubel sous

son autre forme, celle du théâtre, telle du moins que la comprend un temps comme le nôtre. *Les Racines, L'Eau et le Vin* sont des œuvres dramatiques de donnée profondément humaine, de réalisation viable, mais qu'il vaut mieux lire, parce qu'à la lecture les défauts de la salle ne paraissent point : j'entends par là qu'on ne réalise pas aisément l'ensemble des spectateurs et l'état d'esprit collectif qu'il leur faudrait pour n'être point isolés moralement de pièces semblables, toutes de nuances et de silences, excluant tout effet, ne flattant aucun des désirs d'émotion superficielle qu'on apporte généralement au théâtre. L'étude des retours de l'instinct familial dans *Les Racines,* l'étude de la transposition de la foi audelà des dogmes dans *L'Eau et le Vin,* sont des thèmes de tragédie intérieure présentés sans les habiletés, les surprises, les effets qu'Ibsen lui-même a dû employer pour faire examiner ses vérités morales. L'ibsénisme a probablement hanté la pensée de Maubel. Mais, bien qu'il aimât la scène, là comme ailleurs son art d'expansion contenue, de pudeur confidentielle, était incapable de « métier ». Il ne refusait d'accueillir personne, mais il n'allait pas au devant.

Ceci explique tout son cas littéraire. Le génie de douceur wallonne était en Maubel. Il ne peut être comparé à aucun des autres écrivains et penseurs de la Belgique, et ce qu'il a apporté dans sa génération trouve peut-être seulement maintenant les conditions intellectuelles favorables. Pour beaucoup de ceux qui liront ses œuvres rééditées, l'initié qu'il fut deviendra l'initiateur, cette âme close ouvrira bien des âmes ce nom très doux d'un disparu sera murmuré par elles comme celui d'un confident. L'homme dont le regret ne me quitte point était de ce cristal silen-

cieux qui ne révèle que par le frôlement ses résonances. Mais on n'en entendra point de plus pures. Maubel avait su composer de sa vie et de ses livres une harmonie sans défaut. Cela a été donné à bien peu d'entre nous en ces temps convulsifs, et j'attache à son souvenir sage, souriant et mélancolique, l'idée d'une certaine forme de la perfection.

CAMILLE MAUCLAIR

LES RACINES

Mars-octobre 1901.



A Monsieur EDMOND PICARD.

NOTE POUR L'INTERPRETATION

L'action passionnelle qui s'esquisse entre Ella et Jacques, sans *explicitement* se résoudre, est secondaire. Jacques est le personnage principal et central du drame; ses sentiments retentissent dans l'âme des personnages qui l'entourent; il faudrait considérer avant tout dans ces trois actes, comme dans les trois parties d'une sonate, le *mouvement* psychologique. Au premier acte qui expose le thème, le caractère et l'état d'âme s'indiquent. Au deuxième, tout est inquiétude, trouble, agitation d'abord sourde et qui éclate vers la fin. On y sent, dans le pressentiment et la tristesse de Germaine et de Jacques, l'influence de la mort imminente. Au troisième acte, c'est l'apaisement; une clarté nouvelle se fait peu à peu. En somme, cette pièce — comme aussi la suivante — tend surtout à représenter la vie intérieure d'un être.

PERSONNAGES.

JACQUES, 29 ans.

LE PERE, 60 ans.

LE DOCTEUR BARTH, ami du père.

VALERE, ami de Jacques.

LUCIEN, demi-frère d'Ella.

JOSEPH, jardinier.

ELLA, 24 ans.

GERMAINE, 16 ans.

UNE BONNE.

A Lève-Dieu, petite ville du Nord, en 1900.

ACTE PREMIER

Segment d'un jardin. Le jardin entoure une maison d'architecture très simple, qu'on voit de trois quarts avec sa véranda orientée vers un angle du fond. Au milieu de la scène, un vieux frêne à la cime dégarnie, aux branches tordues; à l'ombre du frêne, un mobilier de jardin. Au fond, dominant le paysage, la tour du beffroi et la tour d'une église. — On est à la fin du printemps.

SCENE I

JACQUES, GERMAINE.

(Jacques est assis. Germaine lui apporte une tasse de café et des cigares.)

JACQUES.

Merci, Furette, tu as deviné... a-t-on pris le café ?

GERMAINE.

On le prend.

JACQUES.

Des allumettes aussi...

GERMAINE frotte une allumette.

Le vent tord drôlement la flamme... elle se courbe...

JACQUES allume son cigare.

GERMAINE.

Montre ce que tu lis... Oh ! un livre grave... tu es loin de nous.

JACQUES.

Pas si loin... Je t'ai entendue rire; qu'est-ce qui t'amusait si fort ?

GERMAINE.

Des histoires que le frère d'Ella racontait.

JACQUES.

Quoi ?

GERMAINE.

Une interview... il paraît que quand il est arrivé chez Forrières...

JACQUES, distrait, l'arrêtant du geste.

Ne dis pas maintenant, petiot...

GERMAINE.

Je m'en vais.

JACQUES.

Non, puisque nous sommes seuls. Ecoute, j'ai un reproche à te faire.

GERMAINE, étonnée.

A moi !

JACQUES.

Pourquoi taquines-tu Ella comme tu l'as fait ce matin devant moi ?

GERMAINE.

Parce qu'elle est trop calme.

JACQUES.

Que dirais-tu si elle te trouvait trop remuante ?

GERMAINE.

Je veux qu'on vive.

JACQUES.

Tu veux qu'on vive... à ta guise; Ella n'a pas ton âge.

GERMAINE.

Elle est comme une vieille, tout le temps la figure plongée dans ses cahiers.

JACQUES.

Quand j'ai la figure dans un livre, tu sais te taire et marcher à pas de velours pour ne pas me troubler.

GERMAINE.

Toi, ce n'est pas la même chose.

JACQUES.

Il *faut* que ce soit la même chose.

GERMAINE, attristée.

Pourquoi dis-tu : il faut ?

JACQUES.

Pour parler comme toi. Est-ce que tu ne l'aimes pas ?

GERMAINE.

Ella ! mais si, c'est elle...

JACQUES.

Elle !...

GERMAINE.

Qui ne veut jamais sortir avec moi.

JACQUES.

Hier encore vous êtes sorties ensemble.

GERMAINE.

Une petite heure, qu'est-ce que c'est que ça dans une longue journée !

JACQUES.

Ella est venue ici pour étudier.

GERMAINE.

Je sais bien.

JACQUES.

Elle est chez nous, elle n'a que nous.

GERMAINE.

Et son frère ?

JACQUES.

Oh !

GERMAINE.

Quand on a un frère aussi amusant, je ne comprends pas qu'on le quitte.

JACQUES.

Et quand on a un frère ennuyeux comme le tien ?...

GERMAINE.

J'aime mieux quand tu te moques que quand tu me grondes.

JACQUES.

Je ne te gronde jamais.

GERMAINE.

Non, tu es bon ! Oh ! tu es bon ! est-ce qu'on te compare, toi ? et puis tu fais de beaux livres !...

JACQUES.

En es-tu sûre ?

GERMAINE.

En ce moment par exemple.

JACQUES.

A quoi vois-tu ça ?

GERMAINE.

A ton air... en voyage.

JACQUES.

Alors sois sage... jusqu'à mon retour.

GERMAINE.

Je tâcherai, mais tu sais quand je taquine Ella, c'est pour rire; tu as bien vu que ça ne lui faisait rien.

JACQUES.

Crois-tu ?... Ella est indulgente et tu exerces étourdiment sur elle ta petite volonté.

GERMAINE, étourdiment.

Sur qui veux-tu...

JACQUES la regarde; elle se taît, interdite, un peu confuse.

Gosse !... Je te dirai ça plus tard. — Va rire !

(Germaine se retire lentement et rentre dans la maison.)

SCENE II

JACQUES, puis VALERE.

JACQUES, seul, rêveur un instant, prononce à mi-voix et d'un ton ennuyé une phrase dont il se souvient...

« Qui saura... que j'ai lutté si terriblement ! »

VALERE, qui vient d'apparaître derrière Jacques et qui a entendu.

Parle moins haut, si tu ne veux pas que tout le monde le sache.

JACQUES.

Est-ce que j'ai parlé haut ?

VALERE.

C'est de toi, cette phrase ?

JACQUES.

Non, une phrase de Jammes qui me revenait à l'esprit. (Un temps.) C'est bizarre, les idées; tout ce qui vient du monde extérieur les effarouche; quand tu es entré, j'en avais là une grappe; elles s'offraient comme des fruits qu'on n'a qu'à cueillir; et maintenant, plus rien.

VALERE.

C'est ma voix.

JACQUES.

Ou la mienne.

VALERE.

C'est la mienne qui vient du monde extérieur.

JACQUES, suivant ses pensées.

La première fois que j'ai parlé en public, sais-tu ce qui m'a le plus intimidé ?

VALERE.

?..

JACQUES.

Le son de ma voix. Je n'avais pas prévu la sensation; d'abord je me sentis désorienté comme le monsieur qui se voit venir à soi dans une glace; puis cela m'amusa d'entendre ainsi ma voix éclater, se briser aux angles de la salle, prendre des accents, des inflexions, des formes. Je me découvrais une vie nouvelle, une force, une réalité !

VALERE.

Une réalité, tu dis bien.

JACQUES.

Est-ce qu'il ne t'arrive jamais de parler seul en te promenant par les rues ?

VALERE.

Cela n'arrive qu'aux exaltés comme toi.

JACQUES.

On sent battre ses lèvres; on lève le regard sur le regard d'un passant en se disant...

VALERE.

... « Je crois que j'ai parlé haut »...

JACQUES.

... et cet imbécile va me prendre pour un fou. Si je lui disais que je secoue le silence qui m'enveloppe pour l'empêcher de se refermer sur moi; si je lui

disais que j'étouffe de silence et que j'ai besoin d'entendre de mes deux oreilles retentir autour de moi ma propre vie !...

VALERE.

Il est probable qu'il ne comprendrait pas.

JACQUES.

Voilà pourquoi je me parle à moi-même tout haut, en prononçant distinctement toutes les syllabes..., comme je faisais...

VALERE.

Il n'y a pas que des passants. J'entends rire; il y a du monde dans la maison.

JACQUES.

Veux-tu entrer ?... si tu as envie d'une tasse de café... on doit avoir fini de le prendre...

VALERE

Du café froid, merci.

JACQUES.

Moi, je l'aime mieux froid, il est plus concentré.

VALERE

Drôle d'être... que fais-tu ici ?... pendant que les autres...

JACQUES.

Ce que je ferais là; tu me connais, je suis peu bavard. Sois sûr qu'on ne s'est même pas aperçu de mon absence. J'avais besoin d'air; je suis sorti de la chambre par la petite porte... sans dire pourquoi.

VALERE

Qui est là ?

JACQUES.

Personne... que le docteur Barth et Lucien.

VALERE

Lucien ?

JACQUES.

Le frère d'Ella... je veux dire son demi-frère.

VALERE

Connais pas.

JACQUES.

Si, rappelle-toi, il y a un an, à la galerie des Memling, nous l'avons rencontré. Tu l'as vu ici du reste.

VALERE hausse les épaules comme pour dire : « Je ne sais pas ».

JACQUES.

Voyons... « l'homme qui passe ! ».

VALERE

Du *Figaro ?*

JACQUES.

Sans doute !

VALERE, s'animant.

Le bonhomme des « Petites Frances littéraires »?

JACQUES.

Il paraît qu'il a interviewé Forrières ce matin.

VALERE

Qui te l'a dit?

JACQUES.

Germaine; il en a parlé à table il y a un instant.

VALERE

Il est donc ici pour son enquête ?

JACQUES.

Un peu aussi pour voir sa sœur...

VALERE

Ils ne s'entendent pas, hein ?

JACQUES.

Elle t'a parlé de lui ?

VALERE

Pas précisément, mais ce que tu me dis me donne la clef de quelques paroles vagues que je n'avais pas comprises.

JACQUES.

Des paroles vagues ?

VALERE

Sur son isolement à Paris, sa joie d'être ici.

JACQUES.

Lui trouves-tu l'air heureux ?

VALERE

Pourquoi cette question ? parce qu'elle est taciturne comme toi ? elle craint peut-être de perdre quelque chose de son bonheur en en parlant. Après tout, c'est naturel, puisqu'elle étudie; elle a le cerveau occupé, elle médite, elle rêve, que sais-je !

JACQUES.

Ella est trop sage pour rêver.

VALERE

Il y a de ces sortes de sagesse...

JACQUES.

Je l'ai connue haute comme ça.

VALERE.

Bon ! vous avez joué ensemble. Depuis lors elle a grandi, je suppose. Il y a au moins un an qu'elle est à Lève-Dieu.

JACQUES.

Il y aura deux ans à la fin de septembre.

VALERE.

Son frère vient la voir... souvent ?

JACQUES.

C'est la deuxième fois.

VALERE.

Quel homme est-ce ?

JACQUES.

Je te l'ai dit : « l'homme qui passe »... rapide et détaché; intelligent, du reste; il te plaira; l'homme charmant de son siècle; très informé et faisant spirituellement son métier. Il sent qu'il n'aura pas assez de toute son existence pour s'enquérir de celle des autres; il se dépêche, prend des trains, des steamers, des automobiles; il arrive de Lausanne et part demain pour le Canada.

VALERE.

Parfait !

JACQUES.

Tu trouves ?

VALERE.

Mais oui, mon cher, mais oui !... c'est de notre temps, la vie, la fièvre.

JACQUES rit.

VALERE.

Ça te fait rire ?

JACQUES.

C'est si drôle de t'entendre dire ça, *comme ça,* ici !... Je songe à nos fièvres froides au bord des eaux mortes de Lève-Dieu, tout l'hiver.

(S'assombrissant peu à peu.)

Avons-nous assez grelotté du corps et de l'âme, Seigneur !...

VALERE.

C'est fini pour moi, ça.

JACQUES.

Que veux-tu dire ?

VALERE.

Que j'ai pris la grande résolution. J'ai assez de ce demi-sommeil et de cette vie transie. Je vais enfin réaliser mon projet.

JACQUES.

Partir ? toi aussi !

VALERE.

Pour Paris seulement.

JACQUES.

Quand ?

VALERE.

Le plus tôt possible. Les boulevards de Paris sont jolis au printemps.

JACQUES, méditatif.

En été, la campagne de Lève-Dieu est belle; ce matin, j'ai été jusqu'à la ferme des saules; bien que le ciel fût voilé, les oiseaux piaillaient éperdûment. Ça sentait la vie tout de même.

VALERE

Il pleuvra.

JACQUES.

Sûrement; en arrivant sur la hauteur, j'ai entendu la cloche d'eau; le vent doit être à l'ouest.

VALÈRE.

Tu as passé devant chez Maxime ?

JACQUES.

Sans entrer... il était trop tôt.

VALERE, à mi-voix.

Ou trop tard.

JACQUES.

Quoi, trop tard !

VALERE

Non, tu ne me comprends pas. Je veux dire... qu'on l'a transporté avant-hier à l'asile.

JACQUES.

A l'asile !

VALERE.

Il paraît qu'il avait eu une crise terrible.

JACQUES.

Au fond, c'est la lâcheté qui m'a dissuadé ce matin de sonner à sa porte. La ruine de ce cerveau admirable est une chose si navrante.

VALERE.

Admirable certes, il y a dix ans, mais depuis lors il s'est dévoré lui-même, ce cerveau; sa folie d'orgueil mystique le retranchait du monde. As-tu lu son dernier livre ?

JACQUES.

Le plus beau de tous ses livres.

VALERE.

Je t'avoue que je n'y ai rien compris.

JACQUES.

Tu l'as lu jusqu'au bout ?

VALERE.

Oui... et relu.

JACQUES.

Moi aussi, je l'ai relu. Je crois que j'en cherchais la tare... avec un peu d'envie.

VALERE.

Ne t'accuse pas, c'est professionnel.

JACQUES.

Je n'ai pas trouvé.

VALERE.

Et ça t'a paru clair ?...

JACQUES, le regardant.

Est-il possible que deux âmes d'homme soient aussi complètement fermées l'une à l'autre !...
(Après un temps.)
Il faudra que nous allions le voir, Valère !

VALERE.

A quoi bon ? il n'y a plus de communication possible.

JACQUES.

On va bien voir les morts.

VALERE.

Si tu y tiens.

JACQUES.

Tu ne pars pas demain ?

VALERE.

Après-demain peut-être.

JACQUES.

Viens me prendre demain dans l'après-midi.

VALERE.

C'est convenu.
(Un silence.)

JACQUES.

Ainsi tu vas t'installer là-bas.

VALERE.

J'ai loué un petit appartement à Auteuil.

JACQUES, brusquement.

Tu as tort.

VALERE.

Tort !

JACQUES, qui songe.

Sommes-nous faits pour cette vie-là ?

VALERE.

C'est la première fois que tu me parles ainsi.

JACQUES.

C'est peut-être par égoïsme que je te parle ainsi. Tu n'entres pas ?

VALERE.

Je t'ennuie ?

JACQUES.

Non, mais Lucien raconte des histoires qui t'amuseront.

VALERE.

Tu as l'air fâché.

JACQUES.

Je réfléchis à ce que tu viens de dire.

VALERE.

Ecoute, mon cher Jacques, tu ferais mieux de faire comme moi, de prendre une décision; de partir pour Paris, pour le Canada... ou pour la Cochinchine, peu importe...

JACQUES, l'interrompant.

Qu'est-ce que tu me chantes ?

VALERE.

Il faut que tu te secoues, sinon...

JACQUES.

Sinon ?...

VALERE.

Un de ces jours, tu sortiras de l'existence comme tu es sorti de cette chambre... sans dire pourquoi... et sans le savoir.

JACQUES, d'une voix ferme et tranquille.

Tu te trompes, je suis tout le contraire d'un désespéré.

VALERE.

Tu espères... l'impossible !

JACQUES, violent.

C'est avec des mots comme ceux-là qu'on se dérobe à l'effort.

VALERE.

Prétends-tu faire de la vie avec de la mort ?

JACQUES, rêveur.

Qui sait ?...

VALERE.

Le temps des miracles est passé.

JACQUES, *s'exaltant.*

Je crois à la toute-puissance de la volonté. Je veux !

VALERE.

Qu'est-ce que tu veux ?

JACQUES *demeure silencieux.*

VALERE.

Tu ne réponds pas ?

JACQUES.

Je songe... je songe à ce soir de notre promenade au bois de Saint-Jean, te rappelles-tu ? C'était à l'époque où nous rêvions de conquérir Lève-Dieu... et le monde !... Nous avions parlé du sermon sur la montagne, quand tu t'es mis à réciter le « Credo » comme on déclamerait un beau poème très mâle : « Que votre volonté soit faite ! » En prononçant cette parole avec une énergie inaccoutumée, tu me dis : « Dieu, c'est l'esprit qui est en nous; il faut que sa volonté soit faite !... »

VALERE.

Je ne me rappelle pas.

JACQUES.

Je me rappelle, moi, ton accent, et jusqu'au timbre de ta voix. J'en ai gardé une sensation profonde comme d'une des rares minutes de lucidité et de force où nous nous sommes élevés au-dessus de nous-mêmes.

VALERE, *sceptique.*

C'est bien haut pour s'y tenir.

JACQUES.

Qu'as-tu fait de ton rêve de ce soir-là ?

VALERE.

Ça s'use au froid d'alentour; ma petite vie de province l'a grignoté peu à peu; l'ennui et le dégoût ont rongé la corde qui m'attachait au piquet. Je suis libre.

JACQUES.

Tu as de la chance.

(Un silence. Le jardinier apparaît au fond et attend.)

SCENE III

JACQUES, VALERE et le JARDINIER.

VALERE.

Je crois que le jardinier veut te parler.

JACQUES.

Vous demandez, Joseph ?

JOSEPH.

Je suis là avec les dahlias.

JACQUES.

Les dahlias ?

JOSEPH.

C'est pour les planter.

JACQUES.

Vous savez bien que c'est mon père qui s'occupe du jardin.

JOSEPH.

Comme c'est M. Jacques qui a demandé les dahlias, Monsieur m'avait dit...

VALERE.

Tu as demandé des dahlias ?

JACQUES.

En causant, j'ai fait allusion à ceux que nous avions vus au jardin du Luxembourg. Mon père aura cru comprendre que je désirais en avoir.

VALERE.

Et il s'est empressé d'en faire venir; tu sais que ça n'a aucun parfum.

JACQUES, sans enthousiasme.

C'est beau, ça fait de grands massifs. Viens avec moi, tu me conseilleras.

(Ils sortent, Joseph les suit; le Père et Lucien apparaissent au seuil de la maison.)

SCENE IV.

LE PERE et LUCIEN.

LE PERE.

... Sans doute, aux yeux de bien des gens, nos vieilles cités ne sont que des tombeaux ornés. Vous êtes de leur avis, je crois; vous êtes sceptique.

LUCIEN.

Tout m'intéresse; en ces matières, je suis comme ces gens qui entendent une langue et ne la parlent pas. Pour moi, Lève-Dieu est une chapelle au bord de la route... de la grand'route, car vous êtes au bord d'une des grandes voies européennes.

LE PERE.

La voie frôle la haie du jardin. Voyez-vous le sémaphore ?... là. Justement il s'abat...

LUCIEN.

Comme un bras qui se casse.

LE PERE.

C'est la malle; elle a quelques minutes de retard.

LUCIEN.

En voilà une qui ne m'aura pas.

(On entend le roulement du train qui approche; il passe dans un déclaquement de palettes; ils le regardent passer; puis Lucien demande :)

A quelle distance est le port de Zune ?

LE PERE.

A six lieues.

LUCIEN.

La mer est dans cette direction ?

LE PERE.

Précisément.

LUCIEN.

Quel large horizon !

LE PERE.

Le frêne le masque un peu.

LUCIEN.

Sa cime se dégarnit.

LE PERE.

Il a l'âge, comme dit Joseph; tous les jours, il me propose de l'abattre.

LUCIEN.

Ce serait un crime.

LE PERE.

C'est que si on laisse mourir le frêne de sa mort naturelle, son bois n'aura plus de valeur; Joseph n'est pas seul à raisonner ainsi dans le pays.

LUCIEN.

L'éveil est lent.

LE PERE.

Tout de même, de nos trésors d'art, de nos paysages, on dirait qu'une âme resurgit peu à peu.

LUCIEN.

Qu'est-ce que ce bouquet que j'aperçois là-bas ?

LE PERE.

A la lisière du parc ?... Ce sont des aulnes. Quand on a tracé le chemin de fer, j'ai craint pour leur existence, mais on leur a fait grâce.

LUCIEN.

On dit que vous êtes un jardinier hors ligne.

LE PERE.

Toutes les sortes de culture m'intéressent.

LUCIEN.

C'est un art et votre terre s'y prête.

LE PERE.

Elle est généreuse.

LUCIEN.

En approchant de Lève-Dieu dans le rapide qui m'emportait à travers vos plaines, je regardais le paysage; ces toits en capuchon qui rabattent le regard, ces petits villages bas, tassés, assis dans la terre humide et luxuriante...

LE PERE.

La terre maternelle.

LUCIEN.

La trop bonne nourrice; elle a gâté ses enfants; c'est pourquoi ils redoutent l'effort. Ce qu'il y a d'admirable ici, ce sont les arbres; ces arbres robustes, aux ramures basses, à l'ombre lourde.

LE PERE.

Les tilleuls de l'avenue de l'Université...

LUCIEN.

Je les connais.

LE PERE.

Ils nous ont vu vieillir, le docteur Barth et moi. J'espère qu'ils nous survivront. Que de fois nous sommes venus calmer nos passions à leur ombre ! Ils ont été les témoins de nos luttes; ils semblaient nous comprendre; nous les considérions comme des aïeux, nous les eussions adorés; nous avions la foi !

LUCIEN.

Vous ne l'avez pas perdue.

LE PERE.

Je crois qu'elle s'est augmentée de ce qu'elle a suscité.

LUCIEN.

En somme, en fondant votre université vous avez rouvert une tradition.

LE PERE.

Ce grand passé dont je vous parlais fut l'assise même de notre œuvre; nous y avons puisé les motifs de notre enseignement. Nous voulions révéler ce peuple à lui-même.

LUCIEN.

Vous l'avez surtout révélé aux autres.

LE PERE.

Patience, patience !

(Valère est revenu avec Jacques sur la fin de cette conversation.)

SCENE V

LE PERE, LUCIEN, VALERE, JACQUES

LE PERE.

Bonjour, mon cher Valère.

JACQUES, à Lucien et Valère qui se trouvent en présence.

Dois-je vous présenter ?

LUCIEN.

Pas du tout, nous sommes très amis depuis mon dernier voyage à Lève-Dieu. J'ai reçu votre volume, voyons... le...

VALERE.

« La Coupe et le Flambeau. »

LUCIEN.

Ah ! oui, oui ! de très beaux vers... Je vous demande pardon, j'en reçois tant !... Plusieurs personnes m'en ont parlé.

VALERE.

A Paris, vraiment ?

LUCIEN.

Et vous, Jacques, vous ne faites donc plus de livres ?

JACQUES.

Des livres ?... mais si, mais si.

LUCIEN.

Je ne vois plus rien de vous...

JACQUES.

Je travaille.

LUCIEN.

En rêve ?...

JACQUES.

Pas seulement. A vrai dire, je laisse les livres se faire en moi plus que je ne les fais. Je cueille quand c'est mûr. Il y a tant d'autres choses à faire .

VALERE.

Il y a vivre, mais tu n'as pas d'appétit.

JACQUES.

Qu'en sais-tu ?

LUCIEN.

Gardez-vous d'imiter ces paysans russes qui dorment pendant tout l'hiver pour tromper leur faim. C'est dangereux; il y en a qui ne se réveillent pas.

LE PERE, remontant vers la maison.

Où sont Ella et le Docteur ?...

LUCIEN va vers Jacques et Valère.

Vous savez que Daugas est mort ?

VALERE.

Daugas !

LUCIEN.

Je viens de recevoir le *Figaro*.

JACQUES.

C'était attendu.

LUCIEN.

Il y a un article de Lemanceau. Qu'en ai-je fait ?

LE PERE.

Le *Figaro ?* Sur la table de la salle à manger.

(Lucien fait un mouvement.)

VALERE.

Laissez donc.

(Il entre dans la maison.)

LUCIEN, au Père.

Vous avez lu ? C'est bien.

LE PERE.

C'est vigoureux, c'est sain; « travaille, jeunesse, et tâche de remplacer ceux qui s'en vont ! » On ne peut rendre de plus bel hommage à un homme. Rien ne finit. De génération en génération, il faut reprendre la tâche.

LUCIEN.

Ça a dû être un coup terrible pour Lemanceau; ils étaient inséparables, Daugas et lui.

LE PERE.

On ne se lamente pas devant la mort, quand elle consacre une pareille vie. Quelques paroles nettes... et puis le silence du temps qui mettra chaque œuvre à sa place.

(A Valère, qui revient :)

N'avez-vous pas vu Ella ?

VALERE.

La voici.

SCENE VI

LES MEMES, ELLA et le DOCTEUR.

LE PERE, allant vers Ella et le Docteur.

Qu'est-ce que vous complotez dans les coins ?

ELLA.

Le Docteur me donne de bons conseils.

LE PERE.

En effet, vous êtes pâle.

ELLA.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de vous.

LE PERE.

De moi ?

ELLA.

Le Docteur dit que vous travaillez trop.

LE PERE.

Ne l'écoutez pas.

ELLA.

Je l'écouterai. Voici la belle saison, il faut que vous vous occupiez de vos arbres et de vos plantes.

LE DOCTEUR.

C'est ça, dévoue-toi.

ELLA.

Je vous imposerai des promenades.

LE PERE.

Nous les ferons ensemble.

(Le Docteur prend congé.)

JACQUES.

Vous partez, docteur ?

ELLA, au Père.

Vous savez que je suis sévère, vous n'emporterez pas de livres.

LE PERE.

On apprend si peu de choses dans les livres, Ella.

(Il sort avec le Docteur; Ella les accompagne : Valère, Jacques et Lucien lisent l'article du *Figaro.*)

SCENE VII

VALERE, JACQUES et LUCIEN.

VALERE, *lisant à haute voix.*

« C'était un grand malade, et le voici guéri... »

JACQUES.

Tout le sourire triste de Daugas est dans cette phrase, et sa résignation sereine. Quelle place il occupait, on va seulement s'en apercevoir.

LUCIEN.

La mort grandit ceux qu'elle touche.

JACQUES.

Il laisse un vide immense dans l'art français.

VALERE.

Tu peux dire dans l'art universel.

JACQUES.

Sans doute, mais la saveur particulière de cet art...

VALERE.

Quand ont lieu les funérailles ? Je serai peut-être à Paris.

JACQUES.

Elles ont lieu à Sannois.

VALERE.

Il n'habitait donc pas Paris ?

LUCIEN.

Depuis longtemps, sans s'éloigner de Paris, les artistes qui veulent penser et travailler s'en écartent, sauf à revenir de temps en temps brûler leurs désirs à son haleine qui grise et s'amuser de la curieuse flamme que ça fait. Paris, c'est le foyer, on peut se réconforter à sa chaleur, à la gaieté de ses lumières, mais il ne faut pas s'y jeter.

SCENE VIII

LES MEMES, ELLA, puis LE PERE.

ELLA, qui est revenue s'asseoir parmi eux.

Croyez-vous qu'il eût pu écrire à Paris des choses si équilibrées, si pures ?

LUCIEN.

Il y a trop de trépidation.

VALERE.

Excellent ! Un bon volcan sous le sol de Lève-Dieu pour réveiller ses habitants !...

ELLA.

Je ne les trouve pas si endormis.

VALERE.

Vous avez de l'indulgence.

ELLA.

Comment ?

VALERE.

Pour les gens du pays où vous êtes.

ELLA.

Le pays où je suis... j'en suis un peu.

LUCIEN.

Le père d'Ella était d'ici.

JACQUES, à Valère.

La grande maison du quai, à côté de chez Maxime...

ELLA.

C'était la maison de mes grands-parents. J'y passais toutes les vacances. Jacques y est venu souvent.

JACQUES.

Je me rappelle !

VALERE.

Nous sommes compatriotes alors.

ELLA.

Non, puisque vous n'aimez pas Lève-Dieu. Moi, j'en avais la nostalgie.

VALERE.

Quand vous étiez en pension.

ELLA.

Plus tard, encore bien davantage; ça vous étonne ? Mon retour fut une convalescence après des années de fièvre. (Le Père revient en scène.) En revenant à Lève-Dieu, je crus revenir à moi; il me sembla que tout en moi se déliait pour s'épandre. Je sentis que quelque chose qui m'était promis depuis longtemps s'accomplissait. J'ai vu lentement s'épanouir mes chers souvenirs; ils m'avaient attendue pour m'accueillir en souriant et je m'y suis plus que jamais attachée.

JACQUES, lentement, d'une voix insistante, en la regardant.

Et... cela ne vous fait pas peur ?...

VALERE.

Cet attachement ?

ELLA.

Non.

LE PERE.

Savoir s'attacher, se fixer, c'est une force.

LUCIEN.

Je le sais mieux que personne, moi qu'une perpétuelle curiosité détache de tout; je comprends l'amour d'Ella pour ce pays; vos petites villes chargées de silence sont attirantes. Souvent, dans ma vie d'homme errant, j'ai songé au bonheur de ceux qui peuvent y vivre.

JACQUES.

Voilà ! il faut pouvoir... ou vouloir. Quant à savoir si c'est le bonheur !...

LUCIEN.

C'est tout au moins la paix.

JACQUES.

Croyez-vous ?

LUCIEN.

Il me semble.

JACQUES, fiévreux et grave.

La paix ne règne nulle part. Pour avoir traversé deux ou trois fois Lève-Dieu, pensez-vous en avoir pénétré la vie ? Vous n'en avez touché que l'enveloppe, le corps épais et immobile. C'est ici le pays de la vie intérieure; la résonnance est dans les âmes. Vous parliez tantôt de sommeil, de léthargie !... Je ne sais si vous avez éprouvé cette solitude du soir dans le grand silence des maisons vides où l'on entend respirer et palpiter les choses; les meubles se détendent et craquent; on dirait que l'humble monde des objets matériels que notre tyrannie n'opprime plus, se met à vivre, alors, sa vie occulte.

VALERE.

Et inquiétante !...

JACQUES.

Ici, les journées, les années ressemblent à ces heures-là. Si les hommes se taisent, c'est qu'ils écoutent; ils subissent un supplice pire que d'errer toujours, celui de veiller toujours.

LUCIEN.

Vous parlez de quelques hommes.

JACQUES.

Je parle de ceux qui sont la conscience de ce pays, de ceux qui le tiennent en vie.

(Le carillon sonne.)

LUCIEN.

La voix du veilleur.

(Silence; on écoute.)

VALERE.

« Petite ville : les cloches pleurent un accord mineur dans une brume d'automne... » Où ai-je lu ça ?...

ELLA.

Pardon, l'accord est majeur et nous sommes au printemps.

JACQUES, à Lucien qui s'est levé.

Vous vous retirez déjà ?

LUCIEN.

J'ai rendez-vous.

VALERE.

Nous sortirons ensemble.

LUCIEN.

Passez-vous par ici ?

(Il indique la maison.)

Je prends mon chapeau.

(A Jacques :)

A ce soir !

JACQUES.

A ce soir.

(Ella sort avec Valère et Lucien.)

SCENE IX.

JACQUES, LE PERE.

JACQUES, à son père, au bout d'un temps.

A quelle heure ton cours ?

LE PERE.

J'ai encore un instant. Tu n'as rien décidé, Jacques ?...

JACQUES.

Décidé ?

LE PERE.

A propos de cette chaire... à créer à l'université... le Docteur m'en reparlait tout à l'heure.

JACQUES.

Est-ce que personne d'autre ?...

LE PERE.

Le jour où on connaîtra notre projet, les candidats ne manqueront pas, les étrangers surtout; mais... je préférerais que ce fût quelqu'un d'ici.

JACQUES.

Quelqu'un d'ici !... oui.

LE PERE.

Je ne vois même pas comment un étranger... dans ce cas, il vaudrait mieux attendre.

JACQUES.

On ne peut pas attendre indéfiniment. L'idée est belle.

LE PERE.

N'est-ce pas ? Je devine ce que ton imagination pourrait en tirer... Je crois qu'elle te passionnerait; tu y trouverais une occasion d'aperçus nouveaux, elle t'aiderait à découvrir peut-être des sensations latentes... toute une vie !...

JACQUES.

Toute une vie !...

LE PERE.

Réfléchis; je m'en voudrais de contrarier ou de brusquer ton désir.

JACQUES.

Je le sais.

LE PERE.

Tu es ton maître.

JACQUES.

Merci ! Je penserai à ce que tu viens de me dire.

(Le Père sort. Un temps.)

SCENE X.

JACQUES, GERMAINE.

(Germaine apparaît à une fenêtre de la maison.)

GERMAINE.

Jacques !

(Jacques lève la tête.)

Bonjour !

JACQUES.

Bonjour, petite.

GERMAINE.

Tu es seul ?

JACQUES.

Oui, je vais me promener dans le jardin.

GERMAINE.

Je peux me promener avec toi ?

JACQUES.

Si tu veux.

GERMAINE.

Non, je vois que tu aimes mieux pas.

(Jacques se détourne et s'éloigne lentement.)

GERMAINE.

Ton livre !

JACQUES.

Remets-le dans la bibliothèque, veux-tu ?

(Tandis que Jacques disparaît au fond d'une allée, Germaine, qui est descendue dans le jardin, va vers la table où repose le livre ouvert.)

DEUXIÈME ACTE

Grande chambre de forme irrégulière donnant sur le jardin; elle est séparée d'une chambre attenante par la baie à tenture qui coupe un angle du fond. Au premier plan, porte de la chambre du Père; au deuxième plan, porte donnant sur le vestibule et l'escalier qui mène à l'étage; table de travail ou bureau-ministre. Un fauteuil. Mobilier.

Au commencement de l'acte, la porte vitrée qui sépare la chambre du jardin est fermée. Le temps est sombre.

SCENE I.

GERMAINE, puis LE PERE

et LE DOCTEUR.

(Germaine va et vient d'une chambre à l'autre en frottant des vases en cuivre rouge. Le Père et le Docteur Barth entrent en causant.)

GERMAINE.

Bonjour, Docteur ! Vous voyez, je frotte pour que ça reluise; il faut que ça réfléchisse toute la lumière.

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas beaucoup de lumière aujourd'hui, ma petite Germaine, le ciel est couvert.

GERMAINE.

Oui, ce n'est pas dimanche au ciel, mais ça ne fait rien, vôus verrez demain !

(Lui montrant le bol qu'elle va ensuite reporter dans la chambre voisine.)

Plein d'oranges, c'est très joli.

(Elle sort.)

LE DOCTEUR.

Elle est vivante, ta fille !

LE PERE.

Très femme déjà; son tact s'est aiguisé à cette vie quotidienne auprès de son frère; elle le devine vraiment; entre eux, les paroles sont presque inutiles. C'est un bonheur pour moi de les voir si unis.

LE DOCTEUR.

Deux rameaux de la même plante.

LE PERE

C'est ma vie qu'ils renouent au delà de moi-même; depuis la mort de leur mère, ma force et ma joie sont en eux.

LE DOCTEUR.

As-tu parlé à Jacques ?

LE PERE

Hier, après ton départ.

LE DOCTEUR.

Il accepte ?

LE PERE

L'idée ne lui déplaît pas.

LE DOCTEUR.

Que t'a-t-il répondu ?

LE PERE

Rien de décisif.

LE DOCTEUR.

Nous n'étions pas si hésitants.

LE PERE

La vie est plus complexe qu'autrefois; elle est plus riche en désirs, en possibilités de toute sorte; on voit plus loin... Ne nous en plaignons pas. Veux-tu que la vie s'arrête à nous ?

LE DOCTEUR.

Certes non.

LE PERE

Et puis, tu le voudrais !...

(Il se détourne et va vers la bibliothèque.)

Quels sont les fascicules qui te manquent ?

LE DOCTEUR.

Juin et juillet.

(Après un temps.)

Ce qui m'étonne c'est ce dégoût de l'action, de l'effusion — on dirait que la vie est en reflux.

LE PERE

On peut bien se recueillir un peu. Rappelle-toi notre petite ville ignorée de jadis.

LE DOCTEUR.

Les jeunes ne l'aiment plus comme nous l'aimions.

LE PERE

On ne les encourage guère ici.

LE DOCTEUR.

C'est égal... quand on a le cœur chaud !...

LE PERE

Ne dis pas ça.

LE DOCTEUR.

Je ne dis pas ça pour Jacques... bien que l'influence du milieu...

LE PERE

Tu sais de quelle ferveur il est capable.

LE DOCTEUR.

Mais les autres ?...

LE PERE le regarde un instant.

Ne crains rien, va; si la terre a froid de leur indifférence... nous la réchaufferons.

LE DOCTEUR.

Nous, les vieux ?

LE PERE, avec une expression concentrée et ferme.

Oui, mon cher Barth, et ce sera la suprême étreinte.
(Il retourne à la bibliothèque.)

LE DOCTEUR, après un petit temps.

Tu as trouvé ?

LE PERE

Voici. Assieds-toi.

LE DOCTEUR.

Je ne peux pas. J'ai une consultation; je n'étais entré que pour te demander ces brochures.

LE PERE

Viendras-tu ce soir ?

LE DOCTEUR.

Si les malades me laissent tranquille.
(Il sort.)

SCENE II.

LE PERE, GERMAINE.

Le Père se met à sa table de travail. Germaine rentre et s'assied au piano. Elle joue quelques mesures en sourdine, puis, laissant tomber ses mains lasses, d'une secousse elle fait pivoter le tabouret et se détourne du clavier avec un regard d'ennui.

LE PERE

Tu ne joues plus ?

GERMAINE.

Jacques n'aime pas que je joue pendant qu'il travaille.

LE PERE

Joseph est dans le jardin ?

GERMAINE.

Je crois que oui. On a apporté des lettres pour toi, j'oubliais.

(Elle se lève brusquement.)

Et une dépêche pour Ella.

(Elle va prendre les lettres et les apporte au Père.)

Vous n'êtes pas rentrés ensemble ?

LE PERE

Ella s'est arrêtée en ville pour faire des achats.

GERMAINE

Sans moi !

LE PERE

Pourquoi n'es-tu pas venue avec nous ?

GERMAINE

Je croyais que vous alliez à la campagne.

LE PERE

La pluie nous a fait rebrousser chemin. Tu n'aimes donc plus la campagne ?

GERMAINE

Je l'aime quand on y va à bicyclette. Marcher, c'est trop lent. J'aime la course, la course folle !... Avant, nous en faisions avec Jacques; mais maintenant lui aussi préfère se promener à pied. Si tu voulais faire de la bicyclette avec moi, père !... Oh ! oui, oui, ce sera amusant, je te donnerai des leçons; ça te ferait du bien, je suis sûr que le Docteur serait de mon avis.

LE PERE.

Es-tu folle ?

GERMAINE

Il y a beaucoup de vieux messieurs qui en font.

LE PERE.

Je ne pourrais plus te suivre.

GERMAINE, découragée.

Qu'est-ce qu'on veut que je devienne alors ?

LE PERE.

Demande à Jacques.

GERMAINE

Je lui ai demandé.

LE PERE.

Rappelle-lui vos promenades.

GERMAINE

Quand j'étais petite !...

LE PERE.

La joie que vous aviez.

GERMAINE, s'emballant.

La joie de boire l'air frais de la route et de partir... partir ! sans fin.

LE PERE.

Tu voudrais partir ?

GERMAINE

Pas comme tu crois... Je veux dire : partir... sans rien quitter.

LE PERE.

Si on pouvait partir comme ça, hein ?

GERMAINE, avec un soupir.

C'est dommage !

(Un temps.)

Il y a un air de tristesse aujourd'hui dans la maison.

LE PERE, moqueur.

Veux-tu te taire, gamine !...

GERMAINE

Est-ce mal ?... La bonne maison !... comme on la distingue de loin avec sa figure blanche; on dirait qu'elle a des regards pour nous suivre.

(Ella entre.)

SCENE III.

GERMAINE, LE PERE, ELLA.

GERMAINE, changeant de ton brusquement.

Voilà Ella.

(Elle va chercher la dépêche.)

Une dépêche ! C'est peut-être de ton frère. Ouvre vite.

ELLA prend la dépêche, l'ouvre, la lit.

Il prie Jacques de lui téléphoner à 3 heures, à l'*Hôtel de l'Embarcadère.*

LE PERE.

Où est-il ?

ELLA.

A Zune.

GERMAINE

Il revient demain ?

ELLA, hochant la tête.

Il ne pourra pas revenir.

GERMAINE.

Et moi qui ai si bien frotté les cuivres !...

(A Ella.)

Donne ton chapeau.

(Ella ôte son chapeau. Germaine le range.)

LE PERE.

Il doit être arrivé des épreuves de l'imprimerie, Germaine.

GERMAINE.

Tout un paquet. Je croyais que c'était pour Jacques... je vais voir.

(Elle sort.)

SCENE IV.

LE PERE, ELLA.

ELLA.

Il est en haut ?...

LE PERE.

Dans sa chambre; il travaille sans doute.

ELLA.

Je suppose. Je l'ai entrevu tantôt, il sortait pour accompagner Lucien à la gare. Nous ne nous sommes dit que quelques mots.

LE PERE

Rien de particulier ?

ELLA.

A propos ?

LE PERE

De ses projets.

ELLA.

Absolument rien.

LE PERE

Vous ne savez pas ce qui le tourmente ?

ELLA.

N'a-t-il pas toujours été comme il est ?

LE PERE

Pas à ce point; je le vois chaque jour plus silencieux, plus absorbé... Je croyais qu'il se confiait à vous.

ELLA.

Par moment, il semble le désirer, puis il se ressaisit... et se tait.

LE PERE

Il y a je ne sais quelle dissonance en lui; Germaine aussi l'a remarqué. Vous savez pourtant comme elle est étourdie.

ELLA.

Auprès de son frère, elle sait se faire attentive. Pourquoi ne l'avez-vous pas interrogée ?

LE PERE

Ce n'est pas elle qui nous expliquera ce qui préoccupe Jacques.

ELLA.

Ils sont souvent ensemble, Jacques lui parle peut-être.

LE PERE fait un geste qui signifie : ce n'est pas probable.

ELLA.

Après tout, cette... *dissonance* n'est-elle pas purement intellectuelle ? Qui nous dit qu'elle ne provient pas tout simplement d'un effort de travail; Jacques n'est pas un *fabriqueur* de livres; quand il écrit, c'est pour dégager une vie profonde dont les traits, les nuances sont malaisément saisissables; c'est un chercheur d'absolu, de perfection, un scrupuleux...

LE PERE

S'il exprimait une vie heureuse, pensez-vous que son travail lui causerait ce tourment ?

ELLA.

Une vie heureuse ?...

LE PERE

Le mot vous étonne ?

ELLA.

Non, non, dites !...

LE PERE

Tant d'hommes en ont perdu le sens.

ELLA.

Il est vrai que ces mots de bonheur n'ont presque plus de signification.

LE PERE

Je ne parle pas d'une vie sans souffrance, Ella.

ELLA.

Naturellement,... c'est impossible.

LE PERE

La nature a besoin de souffrance pour ses métamorphoses.

ELLA, rêveusement.

Une vie heureuse !...

LE PERE

Quand je dis que les hommes ont perdu le sens du bonheur, je songe à un art de vivre dont la pratique donne une joie supérieure... un peu âpre...

ELLA.

D'autant plus réelle... N'est-ce pas ce que Jacques pressent ?... N'est-ce pas ce qu'il recherche ?

LE PERE

Je le disais au docteur Barth tout à l'heure, de notre temps... tout cela était plus simple.

SCENE V.

LES MEMES, GERMAINE.

GERMAINE, revenant avec le paquet d'épreuves

Il n'y avait pas d'adresse; Jacques avait défait le paquet. Si tu veux parler à Joseph, il est dans le verger.

LE PERE

Voyons d'abord ces lettres.

(Il en prend une et lit l'adresse :)

A M. le professeur...

(Il décachète la lettre. Germaine passe dans la chambre attenante.)

... Une demande d'admission à l'Université.

ELLA.

D'un étranger ?

LE PERE

D'une étrangère. Les femmes, en voilà des chercheuses de bonheur !...

ELLA.

Elles le cherchent éperdûment, n'est-ce pas ?

LE PERE

Jusque dans l'abnégation... quand leur bonheur est de se dévouer... C'est une Russe. Pouvez-vous lire son nom ?

(Il passe la lettre à Ella.)

ELLA.

Je ne déchiffre pas.

LE PERE, qui a décacheté une autre lettre.

Une lettre de Dickinson; il m'annonce qu'il assistera à notre Congrès. Il me renvoie le programme que je lui avais communiqué.

ELLA, lisant.

Questions sociales, folklore, histoire des arts, des sciences, des religions. C'est le 2, décidément ?

LE PERE.

Du 2 au 14.

(Germaine rentre.)

ELLA.

Quelle longue session, cette année !

LE PERE.

Il y aura des intermèdes; entre les jeux de pensée, des jeux de gestes; notre grand cortège, notre « Ommeganck ».

ELLA.

La procession des légendes.

LE PERE.

Avec des reposoirs aux sites historiques.

ELLA.

C'est vous qui avez eu cette idée-là ?

LE PERE.

Moi... et pas moi. Elle était dans l'air depuis des années; elle attendait sa forme et son vêtement. Je crois que le vêtement sera somptueux. Quand il s'agit de montrer du faste et de l'opulence, nos chefs de maisons nobles ou bourgeoises retrouvent en eux l'âme des patriciens d'il y a cinq siècles; ils participeront en personne au cortège pour le plaisir d'exhiber de beaux chevaux, des dentelles et des étoffes drapées.

ELLA.

Il y aura de la musique ancienne ?

GERMAINE, ravie.

Des noëls ?

LE PERE.

Des sonneries de trompe et des noëls.

GERMAINE.

Ce sera amusant !

LE PERE.

Je regrette que Lucien ne puisse pas revenir pour voir ça.

ELLA.

Rien ne nous dit qu'il sera encore en Amérique.

LE PERE.

C'est contrariant, ce départ brusque.

ELLA.

S'en aller le matin pour revenir le soir et demeurer absent pendant six mois, c'est la manière de Lucien, j'y suis habituée.

LE PERE.

Ça vous fait de la peine ?

ELLA.

Ça ne m'en fait plus... et puis, parmi vous, je n'ai jamais de peine. Je vais corriger cette épreuve.

LE PERE.

Vous trouverez la copie dans l'enveloppe.

ELLA.

C'est votre article pour la *Revue des Revues ?*

LE PERE.

Je le donnerai à la *Revue Universitaire.* Je tiens à ce qu'il soit lu par nos jeunes gens; c'est à eux que j'ai pensé en l'écrivant.

(Il sort vers le jardin.)

SCENE VI.

GERMAINE, ELLA.

GERMAINE vient s'asseoir près d'Ella et la regarde dans les yeux.

Jamais, jamais ?

ELLA.

Jamais quoi ?

GERMAINE.

De peine ?

ELLA, rieuse.

D'où reviens-tu ?

GERMAINE.

Je reviens de chez Jacques et je pense à des choses qu'il m'a dites hier. Est-ce que je ne te fais jamais de peine, moi ?

ELLA.

Avec ton air de pénitente, on dirait que tu veux me confesser.

GERMAINE.

Que tu es courageuse !

ELLA.

A quoi vois-tu ça ?

GERMAINE.

A ta façon de tout accepter.

ELLA.

Tu l'es aussi.

GERMAINE.

Tu as de beaux yeux. Je n'avais pas encore vu tes yeux. Si c'était vrai pourtant ce que tu me dis là !... Quand tu me regardes, je le crois.

ELLA.

On ne se connaît pas à ton âge.

GERMAINE.

Que faut-il faire pour se connaître ?

ELLA.

Pas grand'chose, va; la vie se charge de presque tout.

GERMAINE.

Oui, ton énergie, je la comprends, je la sens en moi comme si nous étions deux sœurs, mais je ne sais pas l'employer, tandis que tu en fais une masse de choses si bonnes !... d'un mot, d'un regard, tu la communiques. Toi, tu es plus forte que tout.

ELLA, avec un accent d'ironie mélancolique.

Que tout !

GERMAINE.

Si Jacques était parti, sais-tu que j'aurais beaucoup pleuré ? Quand il est allé faire son voyage en Irlande, c'était en été, père avait pensé que ça

m'amuserait de le conduire à Zune. Nous avons assisté au départ de la malle; le pont était couvert de monde et, presque tout de suite, on cessa de voir les visages... la malle devenait toute petite, elle semblait fondre entre le ciel et l'eau... Dieu ! que c'était triste ce bateau qui s'en allait avec celui qu'on ne voyait plus ! Ça me tirait le cœur... à l'arracher.

ELLA, moqueuse.

A l'arracher ?

GERMAINE.

Tu crois que j'exagère ?

ELLA.

On exagère sans le savoir; on exagère... quand on ne sait pas; la réalité n'est pas à la mesure de ce qu'on imagine — nos cœurs sont plus solidement enracinés que tu ne crois. Si Jacques savait qu'il va t'arracher le cœur à chaque départ, pense donc, il n'oserait plus bouger; quelle contrainte pour lui !

GERMAINE.

Tu veux rire, mais tu dis des choses tristes; je n'aime pas qu'on parle de départ; c'est comme si on disait que quelqu'un va mourir... ou quelque chose.

ELLA, d'un ton léger.

Au contraire, vois comme nous vivons bien Lucien et moi.

GERMAINE.

Vous n'avez pas du tout les mêmes goûts.

ELLA.

Nous nous voyons de loin en loin; il me serre la main en passant et s'en va... il reviendra.

GERMAINE.

Quand ?

ELLA.

Bientôt peut-être; le monde est petit.

GERMAINE.

Tu trouves ?

ELLA.

Et puis le temps passe vite.

GERMAINE.

Tu fais l'indifférente, mais au fond...

ELLA, plus sérieuse.

Au fond, je pense qu'on ne doit pas être gourmand de ce qu'on aime. Je pense qu'il faut se garder d'abuser du bonheur... si on ne veut pas le perdre.

GERMAINE.

Tu me fais peur, Ella; est-ce que j'abuse... qu'est-ce que je demande à Jacques ?

ELLA.

Je ne sais pas ce que vous vous dites lorsque vous êtes ensemble.

GERMAINE.

La plupart du temps nous ne nous disons rien. Jacques est sombre, il parle peu; je me contente de le voir et de l'avoir à côté de moi; c'est tout ce que je lui demande.

ELLA.

Enfant gâtée, c'est tout ce que tu lui demandes !

GERMAINE, avec un mouvement de révolte.

Est-ce trop ? Jacques est mon frère. — Pourquoi souris-tu ?

ELLA.

Tu as une manière de dire : mon frère...

GERMAINE.

Je le dis naturellement.

ELLA.

A t'entendre, on croirait que Jacques t'appartient.

GERMAINE.

Pas à moi, mais à quelque chose qui est profondément en moi.

ELLA, tranquillement, avec une nuance d'ironie.

Chacun de vous a peut-être, en soi, une part de l'autre.

GERMAINE.

Ça m'amuse ce que tu dis. Répète !

ELLA, agacée.

Dis donc, si c'est un jeu !...

GERMAINE.

Comme vous êtes tous sérieux maintenant ! Des jeux, nous en faisions avec Jacques, autrefois; nous mesurions nos ombres; nous regardions, dans l'eau du puits, nos visages se balancer et se confondre.

ELLA.

En grimaçant.

GERMAINE, riant.

Des grimaces cocasses de fantômes qui pleurent; ça me faisait rire.

ELLA.

Jacques aussi.

GERMAINE.

Il ne trouvait pas ça enfantin.

ELLA.

Il ne te le disait pas.

GERMAINE.

Oh ! il ne faut pas qu'il dise.

ELLA.

Vos vies n'en font qu'une, je le sais.

GERMAINE.

Nos âmes sont mêlées.

ELLA.

Et tu les gardes comme une mère garde ses petits.

GERMAINE.

Sois sûre que si un danger menaçait Jacques, je le défendrais.

ELLA.

Contre toi-même ?

GERMAINE.

Contre moi-même ?... Comment ?... Ce que tu dis n'a pas de sens.

ELLA.

Beaucoup de sens.

GERMAINE, vivement.

Alors, explique-toi mieux, je ne comprends pas.

ELLA.

Tu te fâches.

GERMAINE, qui cherche à se maîtriser.

Je ne me fâche pas, je suis très calme, dis.

ELLA.

Ton désir de le retenir auprès de toi, Jacques le sent.

GERMAINE.

Mon désir est fort et Jacques le sent.

ELLA.

Ne crains-tu pas que ça lui pèse un peu ?

GERMAINE, en révolte, étouffant un sanglot.

Oh ! Ella, je crains tout du moment que tu me parles ainsi.

ELLA.

Tu vois bien que tu te fâches.

GERMAINE, en larmes.

Je ne sais pas ce que tu as, mais si je ne croyais pas que tu es bonne !...

ELLA, allant à elle.

Voyons, qu'est-ce qui te prend ? Ecoute; ta vie n'est pas encore bien lourde à porter. Profites-en pour apprendre à la porter toute seule.

GERMAINE.

Toute seule ? Tu voudrais que je me sépare de Jacques ?

ELLA, essayant d'atténuer l'effet de ses paroles.

Qui te dit ça ? Et d'abord...

GERMAINE.

D'abord ?

ELLA.

Je ne veux rien. C'est à toi de vouloir.
(Se faisant de plus en plus douce.)

Suis-je encore mauvaise ?
(Germaine se rapproche d'Ella peu à peu.)

Germaine, ma petite Germaine !... Je t'ai parlé trop durement.

GERMAINE, en reproche.

Pourquois m'as-tu parlé ainsi ?

ELLA.

Pour éprouver ton énergie.

GERMAINE.

Ah ! oui, me voilà honteuse maintenant; je n'ai ai pas du tout, d'énergie.

ELLA.

Mais si, mais si...
(Soulignant la phrase d'un sourire.)
Je l'ai bien vu.

GERMAINE.

Je te demande pardon, Ella.

ELLA.

Tu ne savais comment l'employer, disais-tu ?

GERMAINE.

C'est vrai.

ELLA.

Exerce-la sur toi-même... tu apprendras quel bonheur c'est de marcher, droite, au milieu du chemin sans s'appuyer à personne. Malgré que Jacques soit peu mêlé à notre vie — à votre vie — en ce moment...

GERMAINE.

Tu peux dire : notre.

ELLA.

... ne sens-tu pas continuellement sa présence ?

GERMAINE.

Si.

ELLA.

Qu'est-ce que cette présence, sinon la permanente orientation de sa pensée vers vous ? Jacques est bien différent de Lucien, j'en conviens, il est sans cesse occupé de vous.

GERMAINE.

De toi aussi; hier il m'a parlé de toi.

ELLA.

Que t'a-t-il dit ?

GERMAINE.

Il m'a reproché de te taquiner.

ELLA.

C'est ça qu'il t'a dit ?

GERMAINE.

Il avait pris sa voix grave pour me parler; il t'aime, tu sais, il t'aime... autant qu'il nous aime.

ELLA.

Pourquoi dis-tu autant ?... Est-ce qu'on aime plus ou moins quand on aime ?

GERMAINE.

C'est juste... je m'exprime mal. Avec Jacques, j'ai appris à penser, mais je ne sais pas toujours tout dire. Souvent les idées tourbillonnent et je m'y perds. C'est une sensation agréable. Un jour, j'étais couchée sur la pelouse et il s'était assis à côté de moi; je lui avais posé une masse de questions; tout à coup, il m'a mis la main sur le front en me disant : « Calme-toi »..., et j'ai senti toutes mes idées se remettre en ordre; mais sa main était si calmante que je me suis endormie.

ELLA, qui a repris une expression concentrée et sombre, fait le geste énervé de quelqu'un qui manque d'air.

Veux-tu rouvrir la porte du jardin ? Je crois qu'il ne pleut plus.

GERMAINE ouvre la porte à deux battants; on voit le frêne au feuillage luisant et emperlé de pluie.

Ah !... c'est peut-être à cause de cette porte fermée que j'étais triste.

(Elle s'est arrêtée un instant en haut des marches et descend lentement dans le jardin. Un temps. Jacques entre, s'approche de la table où est Ella, s'y appuie.)

SCENE VII.

ELLA, JACQUES.

JACQUES.

Comment ces pages sont-elles intitulées, Ella ?

ELLA.

Préface... Préface à l'Histoire de Lève-Dieu.

JACQUES.

Je les ai eues par hasard sous les yeux.

ELLA.

Oui, Germaine avait cru...

JACQUES.

Je ne savais pas que mon père avait écrit cela; il ne m'en avait rien dit; il est vrai que nous causons peu; c'est de ma faute.

(Lentement et d'une voix pénétrée.)

Cela m'a profondément troublé; je n'avais pas compris d'abord; je croyais que c'était quelque chose de moi qu'on m'apportait à lire; j'eus, un instant, l'illusion que c'était de moi en effet; et puis, tout ce que j'avais écrit me parut noir et triste; mais je vous distrais; lisez, ne vous interrompez pas.

ELLA.

Je relis; c'est moi qui ai tout écrit sous sa dictée.

JACQUES, avec gratitude.

Comme vous vous êtes doucement mise entre nous pour qu'il ne sente pas le mal que je lui fais.

ELLA.

Le mal ?

JACQUES.

C'est le mot. N'en cherchez pas d'autre.

ELLA, d'une voix très douce.

Tout le mal vient de votre silence, Jacques.

JACQUES.

Mon père vous a parlé de moi ?

ELLA.

Prenez garde, le voici !

SCENE VIII.

LES MEMES, LE PERE.

LE PERE, entrant.

Bonjour mon cher fils, nous ne nous sommes pas encore vus aujourd'hui.

JACQUES.

J'ai déjeuné à la gare avec Lucien.

LE PERE.

Je croyais qu'il t'avait emmené à Zune.

JACQUES.

Je devais l'y rejoindre ce soir.

LE PERE.

Eh bien ?

JACQUES.

Je verrai, je lui téléphonerai, dans un instant.

ELLA.

Vous savez qu'il ne revient pas.

JACQUES.

Germaine m'a dit...

LE PERE, regardant dehors.

La voilà qui passe dans le jardin.

JACQUES.

Comment es-tu ?

LE PERE.

Un peu las.

JACQUES.

La journée d'hier a été fatigante.

LE PERE.

Je vieillis, mon ami.

JACQUES.

Ne dis pas ça, tu es plus jeune que moi; tu vas travailler avec Ella ?

LE PERE.

Oui, travailler, ça réconforte.

(Jacques va rejoindre Germaine dans le jardin où on les voit aller et venir pendant quelque temps.)

SCENE IX.

LE PERE, ELLA.

ELLA.

L'imprimeur a oublié de joindre la copie à l'épreuve.

LE PERE.

Il ne doit guère y avoir de fautes. Votre écriture est nette. Vous avez relu ?

ELLA.

Pas jusqu'au bout; Germaine était là...

LE PERE.

Et quand Germaine est là, on bavarde.

ELLA.

Savez-vous qu'elle a un petit caractère, votre Germaine, avec son menton volontaire... et ses yeux doux...

LE PERE.

Ne m'attendrissez pas ou c'est moi qui vais vous distraire; il est vrai que...

ELLA, l'interrompant.

Il y a là un signe qui m'embarrasse, il a une forme bizarre.

LE PERE.

Le deleatur... c'est très clair, c'est parfait; vous avez une main de correcteur de profession.

ELLA.

Vous aviez commencé une phrase, je vous ai interrompu.

LE PERE.

Je me reprochais de vous prendre votre temps.

ELLA.

Qu'avez-vous dit ?

LE PERE.

Vous avez mieux à faire...

ELLA.

J'ai bien entendu. Croyez-vous qu'Ella puisse faire une chose meilleure que de recueillir votre pensée ?

LE PERE.

Est-elle ici pour cela ?

ELLA.

C'est sa mission peut-être. Elle portera un jour la bonne nouvelle.

LE PERE.

Ma chère enfant, comme vous êtes fidèle !

ELLA.

On est fidèle à ceux qui ne doutent pas. On s'attache à leur œuvre comme à une certitude et c'est une joie de l'aimer.

LE PERE.

Je n'aurai donc pas été inutile.

ELLA.

Inutile, vous, mon maître !

LE PERE.

Ne m'appelez pas ainsi.

ELLA.

Ces mots me viennent si naturellement aux lèvres; quand vous êtes entré dans la chambre, je les ai sentis trembler en moi.

LE PERE.

Vous paraissiez émue. Qu'est-ce donc que Jacques vous avait dit ?

ELLA.

C'était parce que j'avais le reflet de votre pensée au visage. Oh ! oui, vous êtes vraiment un maître de clairvoyance et de bonté.

LE PERE.

J'ai peur quelquefois de lasser votre patience.

ELLA.

C'est vous qui parlez ainsi, vous dont la divine intention brûle d'une flamme si égale depuis des années ! De quoi serais-je impatiente si ce n'est de ce qui me vient de vous ?... Quand j'ai d'autres désirs votre parole me calme. Dites que j'ai bien senti où il fallait venir pour être apaisée. Tout m'attirait ici et je ne savais pas pourquoi j'y revenais.

LE PERE.

Rappelez-vous la légende, Ella : « La cire du flambeau est faite du suc des fleurs ».

ELLA.

La légende que vous m'avez lue le soir de mon arrivée.

LE PERE.

Nous avons tous notre raison d'être sur la terre... mais pas à toutes les places de la terre.

ELLA.

J'aime passionnément les fleurs de cette terre-ci.

LE PERE.

Passionnément ?

ELLA.

Des nuits, j'en rêve.

LE PERE.

Je ne vous savais pas si rêveuse.

ELLA.

Oh ! je ne rêve pas l'impossible ! Ma poitrine avait besoin d'air pur, mes yeux avaient besoin d'horizon, mon esprit avait soif de vivre. J'ai tendu mon esprit au vôtre comme une petite coupe à la source; quelle vie fraîche et limpide vous m'avez donnée !

LE PERE.

C'était la vie d'ici et vous en avez tout de suite goûté la beauté; la candeur habite au cœur de notre ville ancienne; son peuple est fervent; ce n'est pas sans raison que ses femmes, dans leur corps paré, portent leur âme ainsi qu'une relique... Avez-vous remarqué comme elles ont le souci de la netteté et de l'éclat des choses ?

ELLA.

Germaine a cela.

LE PERE.

N'est-ce pas afin d'y mirer leur âme claire et leur droiture ? Croyez-en leur instinct; si elles entourent leur vie d'une si religieuse sollicitude, c'est que cette vie porte quelque chose de précieux. La conscience de ce pays ! avec quelle animation Jacques en parlait !

ELLA.

Il vous ressemblait étrangement à cette minute.

LE PERE.

Il avait la pâleur ardente des hommes que l'idée passionne ! L'idée, Ella, ceux que vous appelez des maîtres sont ses esclaves; ils l'ont vue croître d'année en année comme les arbres de leurs plaines et lorsqu'ils vont en méditant à l'ombre de ses rameaux, le cœur leur bat fort.

ELLA.

Quel émoi ce doit être ! et l'on dit que ces hommes ne vivent pas !

LE PERE.

Leur ardeur est grande, mais ils ont la force de la contenir et de la diriger.

ELLA.

C'est cela qui me fait croire en eux.

LE PERE.

Plutôt que de croire en eux, croyez avec eux; aimez l'idée dont ils vivent; attachez-vous à l'idée pour l'amour des hommes qui l'ont nourrie. Je vous dis des choses sévères, mais vous m'entendez, mon enfant; mon corps... commence à peser à la terre de Lève-Dieu, la bonne terre promise à ceux de mon âge...

ELLA, émue.

Mon maître, mon cher maître !...

LE PERE.

Malgré cela, l'avenir m'attire. J'ai la hâte d'un accomplissement. Je crois, Ella, je crois... que les

lumières qui veillent ici donneront, un jour, beaucoup de clarté. Ce petit peuple a sa mission, comme vous disiez; il a une bonne nouvelle à annoncer au monde; c'est pour cela qu'il écoute si attentivement en lui; mais il ne faut pas qu'on cesse de lui parler, de l'éclairer...

ELLA.

Le foyer... existe.

JACQUES, à la porte du jardin, s'adresse à Germaine qu'on ne voit pas.

Vois-tu l'heure, Germaine ?

GERMAINE, du jardin.

Oui, attends, trois heures moins cinq au beffroi.

(Ella e tle Père, interrompus dans leur conversation par l'approche de Jacques, sont demeurés silencieux.)

SCENE X.

LES MEMES, JACQUES.

ELLA, à Jacques qui entre.

Vous téléphonez à Lucien ?

JACQUES.

Voulez-vous lui parler ?

ELLA.

De si loin, merci; dites-lui au revoir pour moi.

(Un temps. — Jacques va téléphoner dans la chambre attenante. — Ella reprend l'entretien interrompu.)

Le foyer existe, vous l'avez créé; l'œuvre n'est-elle pas accomplie ?

LE PERE.

Ne parlons plus d'accomplissement; j'ai eu tort de prononcer ce mot; les vieillards ont comme les très jeunes gens de ces impatiences funestes; dans la vie rien n'est jamais accompli. Vous connaissez le proverbe, Ella : « Quand la maison est bâtie... ». Après nous, qui la soutiendra, la maison ? Qui en fera jaillir et rayonner le feu de l'idée ? Notre idée?...

ELLA, à mi-voix.

Qui !

LE PERE.

Si Jacques voulait... La mort n'entrerait pas.

(Coup de timbre.)

JACQUES, au téléphone dans la coulisse.

Voyons ! J'attends ! Ah ! c'est vous, Lucien? Vous m'aviez devancé.

LE PERE, à Ella.

Surtout ne lui répétez pas ce que je viens de vous dire.

JACQUES, au téléphone.

Comment ?

ELLA, au Père.

Je vous le promets.

LE PERE.

Je tiens à ce qu'il choisisse librement.

JACQUES, au téléphone.

Votre voix... entrecoupée... à cause du vent, sans doute...

ELLA, au Père qui s'est penché, la tête dans la main.

Vous écoutez ?

JACQUES, au téléphone.

... houleuse, elle est houleuse ? Un bruissement très lointain... Non, j'ai changé d'avis, ne m'attendez pas.

ELLA.

Il ne va pas à Zune.

JACQUES, au téléphone.

Ella vous dit au revoir.

ELLA, au Père, dont le visage s'est altéré.

Qu'avez-vous ?

LE PERE.

La tête un peu lourde. Vous voyez, plus on prend de repos et plus on en désire.

JACQUES, au téléphone.

Ah ! Ah !... ça vous reprend, la nostalgie du large.

LE PERE.

Cet air tout neuf m'a un peu grisé. Je vais me retirer dans ma chambre.

(Il se lève)

ELLA.

Ne désirez-vous rien prendre? une tasse de thé?

LE PERE parle, tout en marchant vers la porte de sa chambre.

Non, pas maintenant...

JACQUES, au téléphone.

Sans doute... mais à quoi bon?

LE PERE.

... plus tard peut-être.

ELLA, qui accompagne le Père.

Si vous avez besoin de quelque chose, vous m'appellerez. Je ne bouge pas d'ici.

LE PERE.

Merci, Ella, merci !

(Il sort.)

SCENE XI.

ELLA, JACQUES.

(Ella, après un court arrêt pour écouter à la porte de la chambre, revient s'asseoir.)

JACQUES, au téléphone.

Vous dites?... Londres, Liverpool et puis?... Halifax... et puis?... Après-demain; à quelle heure?... En pleine mer!... Oui, à bientôt!

(Coup de timbre. Jacques revient lentement en scène. A Ella :)

Je vous croyais avec mon père.

ELLA.

Il vient de me quitter.

(Un temps.)

Pourquoi n'allez-vous pas à Zune ?

JACQUES.

Pourquoi voulez-vous que j'aille à Zune ?

ELLA.

Ça vous distrairait.

JACQUES.

Je n'ai pas besoin de distraction. Je travaille; du reste, j'attends Valère.

ELLA.

Quand part-il?

JACQUES.

Demain; nous devions aller voir Maxime ensemble, cet après-midi.

ELLA.

Il est bien tard.

JACQUES.

S'il ne vient pas, j'irai seul. Encore un qui s'en va... mais pas du même côté.

ELLA.

Il est très mal, n'est-ce pas?

JACQUES.

Il est perdu... Ça peut durer...

ELLA.

N'y allez pas.

(Jacques la regarde.)

C'est si inutile.

JACQUES.

Vous parlez comme Valère.

(Un temps.)

Où est mon père ?

ELLA, lui indiquant la chambre.

Il se repose.

JACQUES.

Dans sa chambre, à pareille heure ! Ce n'est pas son habitude. Comment est-il ?

ELLA.

Vous venez de le voir.

JACQUES.

Quelle singulière réponse vous me faites. Vous savez ce qu'il pense, s'il est gai, s'il est triste. Je vous le demande. Me cachez-vous quelque chose ?

ELLA.

Vos questions sont bien plus singulières. Avez-vous été absent?

JACQUES.

Je le voudrais. Les retours sont joyeux.

ELLA.

Pas toujours. En tout cas, vous ne vivez guère avec nous.

JACQUES.

Ce que vous me reprochiez tantôt.

ELLA.

Si vous ne vous étiez accusé le premier, je ne vous aurais rien dit.

JACQUES.

Parce que ?

ELLA.

Parce que cela ne me regarde pas.

JACQUES.

Cela ne vous regarde pas, vous, ma camarade d'autrefois !

ELLA.

Je n'aime pas ce mot.

JACQUES.

Vous l'aimiez. Que de choses nous nous sommes dites !

ELLA, haussant les épaules.

Nous ne nous sommes rien dit; nous étions des enfants. Nos caractères ont un peu changé depuis le temps...

JACQUES.

Le mien.

ELLA.

Le mien aussi.

JACQUES.

Je vois que ces souvenirs ne font naître en vous que de l'indifférence. Vous ne voulez rien retenir du passé.

ELLA.

D'un passé si puéril, à quoi bon ?

JACQUES.

A comprendre le présent.

ELLA.

Ce qui signifie que je ne vous comprends plus.

JACQUES fait signe : oui.

ELLA.

Si je ne vous comprends pas, je vous devine... à travers votre silence obstiné.

JACQUES.

Mais je vous parle, Ella, je vous parle.

ELLA.

De quel ton ! on dirait que vous m'en voulez. Ah ! vos paroles rares, vos paroles avares, vous les comptez. Ce qu'elles vous coûtent, le silence de vos attitudes, de vos gestes, de vos regards, le dit assez. Il y a des moments où votre visage n'est qu'un masque de silence comme si je ne sais quelle idée fixe en aspirait la vie.

JACQUES.

Ce silence, mon crime, si on savait que j'en souffre.

ELLA.

Ce n'est pas difficile à savoir, tout le monde le voit.

JACQUES.

Tout le monde ?

ELLA.

Votre père, Germaine.. qui ont les yeux sans cesse tournés vers vous, comment ne s'en apercevraient-ils pas ?

JACQUES.

Mon père, vous avez raison, il faudra que je lui parle.

ELLA.

Chaque fois que vous en avez l'occasion vous vous dérobez. Tout à l'heure encore, quand il vous demandait si vous alliez à Zune.

JACQUES, excédé.

A Zune ! A Zune !

ELLA.

A Zune ou ailleurs... N'avez-vous pas compris qu'il s'offrait à un entretien, qu'il le souhaitait ?... C'était presque une prière qu'il avait dans son regard; il ne cherche qu'à pénétrer votre désir... et ce n'est pas pour le contrarier !... Si vous aviez le projet de voyager, de quitter Lève-Dieu !

JACQUES.

Quitter Lève-Dieu...

ELLA.

Pour quelque temps... Ce n'est pas lui qui vous en détournerait.

JACQUES.

Je n'ai pas de projet. Que lui dirais-je ? Je ne sais pas... Je souffre de ne pas savoir. Est-ce qu'il dort ?

ELLA.

Ce n'est pas probable. Je vous dis qu'il vient de me quitter.

JACQUES.

Je n'aime pas de le voir dormir.

ELLA.

Il a tant besoin de repos.

JACQUES.

Vos paroles me font l'effet d'un reproche... et d'une menace.

ELLA.

Vous avez l'esprit inquiet, Jacques.

JACQUES.

Il y a des jours où l'on se sent au bord de l'inconnu. Alors, tout à coup, sans raison, on s'inquiète... on a peur... N'avez-vous jamais été prise de terreur folle devant le sommeil d'un être ?

ELLA.

Si c'est votre travail qui vous enfièvre ainsi, vous devriez l'interrompre.

JACQUES.

Si on pouvait travailler en paix. Cette visite de Valère m'a énervé.

ELLA.

Son départ vous contrarie ?

JACQUES.

Oh !

ELLA.

Vous aviez de l'amitié pour lui ?

JACQUES.

Nous causions en amis; c'était plutôt un compagnon. Nous avons parcouru ensemble tout le pays de Lève-Dieu. C'est bizarre, depuis que je l'imagine ailleurs, il me devient étranger

ELLA.

Il est gentil.

JACQUES.

C'est le mot; sa légèreté de caractère me révolte; son départ est comme une infidélité, une désertion.

ELLA.

Si le pays ne lui plaît pas, n'a-t-il pas le droit de le quitter ?

JACQUES.

Le droit, sans doute.

ELLA.

Ici, il faut beaucoup donner de soi et Valère est un peu... égoïste, peut-on le dire ?

JACQUES.

Nous le sommes... on peut le dire !

ELLA, riant.

Vous surtout.

JACQUES.

Autant que les autres. Hier, je suis allé jusque chez Maxime...

ELLA.

Je croyais qu'il était à l'asile.

JACQUES.

Je l'ignorais. Je suis allé jusqu'à sa porte et je n'ai pas eu le courage de sonner à cette porte pour qu'on me l'ouvre. J'ai eu tort; c'est quand nous le fuyons que le malheur s'accroche à nous... et nous poursuit... jusque chez nous.

ELLA.

Qu'imaginez-vous ?

JACQUES.

Depuis hier, j'ai beau vouloir, ma volonté se heurte à quelque chose d'implacable et de glacial qui la refoule sur moi comme une force inutile... et tout à l'heure, quand vous m'avez dit que mon père...

ELLA.

C'est de la folie, voyons.

JACQUES.

Pas encore.

ELLA.

C'est au moins de l'hallucination. Que la maladie de Maxime vous émeuve et vous trouble, je le com-

prends; mais reprenez un peu de sang-froid et ne voyez pas le malheur où il n'est pas.

JACQUES.

J'ai les nerfs si tendus.

ELLA.

Votre père est âgé, on lui prescrit des soins, il s'est promené...

JACQUES.

Il s'est promené ?

ELLA.

Et il se repose; quoi de plus naturel ?

JACQUES.

Je veux bien, je ne demande qu'à vous croire. Il s'est promené... avec... Germaine ?

ELLA.

Non.

JACQUES.

Avec vous, Ella, toujours vous.

ELLA, souriant.

Dites que j'abuse.

JACQUES.

Comme vous êtes forte; comme vous êtes calme et sage...

ELLA.

Ce n'est pas difficile quand on est indifférente.

JACQUES.

Ne raillez pas.

ELLA.

C'est vous...

JACQUES.

Non, regardez-moi... j'avais tort tantôt; nous nous comprenons... puisque sans une parole de moi, vous avez assumé ma tâche ici auprès de mon père, auprès de Germaine.

ELLA.

Vous savez combien j'admire votre père; son esprit m'ouvre l'âme d'un pays que j'aime. Son œuvre est belle, Jacques.

JACQUES.

Je le sais.

ELLA.

Si je suis calme et sage, c'est à lui que je le dois.

JACQUES.

Et votre sollicitude pour Germaine. J'ai été souvent injuste envers vous; elle serait si seule la pauvre petite, si abandonnée !

ELLA.

Vous êtes là.

JACQUES.

Je m'efforce de garder sa confiance... mais Germaine va avoir seize ans; ne faut-il pas qu'elle apprenne à vivre moins auprès de moi ? Vous avez bien fait de le lui dire.

ELLA.

Elle vous a répété notre conversation?

JACQUES.

Oui.

ELLA.

Ai-je bien fait ?

JACQUES.

Je vous parle sincèrement.

ELLA.

Germaine a beaucoup de cœur.

JACQUES.

Elle est très volontaire; soyez patiente auprès d'elle.

ELLA.

J'ai manqué de douceur, je le confesse.

JACQUES.

Ce n'est pas ce que je dis; je voudrais l'excuser au contraire de son indocilité, de ses caprices; je ne sais ce qui me pousse à la rapprocher de vous comme si vous deviez être plus tard deux amies... vous, la

grande !... Ou plutôt je le sais depuis un instant, car vos yeux m'éclairent et maintenant, je suis sûr que personne ne pourrait mieux que vous la guider.

ELLA.

Vous m'en avez voulu pour ce que je lui ai dit, vous m'en vouliez, je l'ai senti. Vous voyez bien que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

JACQUES.

Je me suis attristé à la pensée que vous pourriez voir dans un attachement si précieux quelque faiblesse sentimentale. Croyez-moi, c'est tout autre chose... l'affection d'un frère et d'une sœur, savez-vous ce que c'est ? Savez-vous quelle force mystérieuse lie ces deux êtres qui pourraient fondre en une seule parole leurs deux pensées ?

ELLA.

Vous me parlez d'un bonheur que je n'ai pas éprouvé.

JACQUES.

Ce n'est pas pour eux qu'ils s'aiment, mais pour ce qu'ils gardent entre eux d'essentiel et d'irremplaçable, de sorte que, s'ils se détachaient l'un de l'autre, tout cela tomberait dans la poussière et dans l'oubli.

ELLA.

Je n'ai pas de frère, vous le savez. Je n'en ai jamais eu. Lucien n'est pas de ma race.

JACQUES.

Je suis maladroit, je vous dis des choses qui vous font mal.

ELLA.

J'aime mieux ces paroles-là que votre silence.

JACQUES.

J'ai beaucoup d'amitié pour vous, Ella.

ELLA.

Moi aussi, j'ai beaucoup... d'amitié pour vous. Parlez, vous en avez tant besoin.

JACQUES.

Il me semble que je n'ai plus rien à dire.

ELLA.

Confiez-moi tout ce qui vous pèse; je voudrais vous voir heureux.

JACQUES.

J'ai été heureux de ma force pendant longtemps. Mon Dieu ! si j'avais suivi mon désir à vingt ans, je serais parti comme tant d'autres; j'aurais cherché pour ma pensée une atmosphère plus chaude, plus sonore, où la vie se communique et retentit... mais une catastrophe survint... qui m'arrêta et me rappela à moi-même : une nuit, la mort entra ici. Vous avez connu ma mère, Ella.

ELLA.

Je sens encore la caresse de ses mains; elle avait autour des yeux de petites rides où rayonnait le sourire de son regard... un peu moqueur.

JACQUES.

Ah ! mon amie, cette aube livide sur ces doux yeux

fermés, ce fut l'éveil de ma conscience. Je me rappelle les paroles de mon père, ce matin-là, son visage désespéré et presque suppliant qui me disait : « J'ai peur, j'ai peur de l'abandon ! »

ELLA.

Et... vous lui avez promis...

JACQUES.

Rien. Ces paroles s'étaient gravées en moi, je les ai portées. .

ELLA.

Pendant des années.

JACQUES.

S'imagine-t-on à notre âge ce que ce doit être pour eux... ce que ce sera pour nous, plus tard. On a élevé des enfants, on les a fait croître depuis la chair jusqu'à l'esprit à force d'amour; on s'est enchaîné à la corvée, à la peine, à l'effort; on s'est fondu en eux et chaque parcelle d'énergie, chaque goutte de sang qu'on dépensait enrichissait leur âme... et leur corps. On est vieux, blanc, faible; on s'est dépouillé; on n'a plus rien que le rayonnement de l'âme qu'on leur a faite; faut-il qu'ils l'emportent, cette âme, en nous laissant grelotter de froid ?

ELLA.

Vous parlez comme si vous aviez vécu sa vie.

JACQUES.

Sa vie et celle de Germaine, je les ai vécues en pensée. J'y ai mêlé la mienne... tellement que je ne la distingue plus.

ELLA.

C'est ça votre égoïsme ?

JACQUES.

N'étais-je pas intéressé à leur bonheur ?

ELLA.

Comme vous savez aimer !

JACQUES.

Comprenez donc que c'est pour ma propre paix que j'ai cherché la leur; on croit qu'on se donne; c'est encore sur soi et pour soi qu'on agit en se dévouant. Je n'ai pas cessé de penser à moi. J'attendais. Il me semblait qu'une partie de mon être m'attendait ailleurs... et tout en écoutant ici, je regardais au loin.

ELLA.

Le désir de partir vous obsédait.

JACQUES.

De plus en plus à mesure que le silence de Lève-Dieu me pénétrait.

ELLA.

Et vous résistiez ?

JACQUES.

J'avais la volonté de résister.

ELLA.

Peut-on vouloir à ce point contre le désir ?

JACQUES.

Songez à ce qui m'attachait; j'étais divisé; je luttais contre moi-même.

ELLA.

Mais maintenant, Jacques ?

JACQUES.

Maintenant, je vous l'ai dit, je ne sais pas.

ELLA.

Ce n'est plus comme autrefois; votre père et Germaine ne seraient plus seuls.

JACQUES.

Evidemment, ce n'est pas ça.

ELLA.

Tout a changé.

JACQUES.

Tout a changé, oui.

ELLA.

Germaine a grandi et du reste...

JACQUES.

Vous voulez dire...

ELLA.

Je ne sais pas non plus... je tâche de vous aider à prendre une décision.

(Un temps.)

JACQUES.

Vous souhaitez que je parte ?

ELLA.

Moi ?

(Avec un sourire contraint :)

Quelle plaisanterie !

JACQUES.

Au moins, me le conseillez-vous ?... Ella, répondez-moi.

ELLA.

Croyez-vous que je ne souffre pas aussi de l'énervante perplexité où je vous vois ? Vous finiriez par troubler tous ceux qui vous entourent.

JACQUES.

Ah ! ce serait une raison !...

ELLA.

Il doit y en avoir de moins pénibles; notre nature nous prédestine, Jacques. Si ce désir vous tient toujours, pourquoi y résister ?

JACQUES.

Si je veux résister !

ELLA.

Qu'est-ce que cette volonté qui paralyse votre existence ? Allez-vous vous obstiner sans profit pour personne ? vous buter à une abstraction ?

JACQUES.

Non, l'effort n'est jamais inutile. Quand je dis *je veux*... c'est qu'une force impérieuse me pousse. Aurais-je pu, pendant tant d'années, contrevenir à ma nature ? Elle me prédestine, n'est-ce pas ? Vous disiez bien, tout a changé. Comme un navire pris dans les glaces et qui s'éloigne insensiblement de la mer libre, ma vie que je croyais immobile s'est déplacée lentement. Je me sens le prisonnier de quelque chose.

ELLA.

Il ne le faut pas.

JACQUES.

Croyez-vous ? Je n'ai pas fini de m'interroger, mais c'est moins douloureux, maintenant que vous m'y aidez.

ELLA, à qui Jacques a pris la main.

Comment le pourrais-je ?

JACQUES.

Comme ça, rien que comme ça. Je me comprends mieux déjà. Je me dis que si un événement très triste ne m'avait retenu ici, il y a des années, je ne goûte-

rais pas, en pleine conscience, la joie de cette minute auprès de vous.

ELLA.

La joie !...

JACQUES.

Ne le disons pas trop haut; oui, la joie, car, en dénouant mon silence, vous m'avez enlevé presque tout le mal qui m'oppressait... et... malgré l'indécision où je suis encore...

(A Ella, qui s'est détournée très émue :)

Vous pleurez !...

ELLA.

Rien, ce n'est rien.

JACQUES, dans un élan pour l'étreindre.

Ella !

ELLA, s'arrachant brusquement.

Il me semble qu'on a appelé.

JACQUES.

Appelé ?

ELLA, indiquant la chambre du père.

Là ! dans la chambre.

JACQUES se précipite.

ELLA.

Doucement, Jacques; s'il dormait !

JACQUES, qui est entré dans la chambre, en ressort aussitôt.

Ella, le docteur, le docteur Barth, tout de suite !

(Ella, qui est restée à distance de la porte dans une appréhension affreuse, demeure une seconde immobile et comme paralysée par l'affolement, puis elle sort en courant.)

TROISIÈME ACTE

Au début de l'automne. — Même décor qu'au deuxième acte Dans un vase, sur la table à écrire, des fleurs : dahlias, asters, tournesols.

SCENE PREMIERE.

ELLA, LE DOCTEUR.

(Ella et le Docteur continuent une conversation. Ella est abattue d'abord et parle d'une voix basse, mais en pensant à Jacques elle oublie son propre chagrin et relève le ton peu à peu.)

ELLA.

… J'y songe…, depuis des semaines… il est temps que je me décide…, que voulez-vous, Germaine n'était pas bien portante… et Jacques était si accablé !…

LE DOCTEUR.

Cette mort a été soudaine.

ELLA.

Quelle déroute quand la mort se jette ainsi parmi nous ! Pour une vie détruite, c'est plusieurs vies à refaire.

LE DOCTEUR.

Il faut beaucoup de sang-froid, beaucoup de force.

ELLA.

Germaine a été très bien, très énergique et si douce pour son frère... pour moi aussi.

LE DOCTEUR.

C'est dommage.

ELLA.

Quoi donc ?

LE DOCTEUR.

Je pense à vous, mon enfant... Ça me tourmente de vous voir quitter Lève-Dieu.

ELLA fait un geste comme pour dire : il le faut bien.

LE DOCTEUR.

Vous pourriez trouver une autre habitation, louer une maison en ville.

ELLA, avec une ironie triste.

Une maison ?

LE DOCTEUR.

Pas trop grande... par exemple, du côté du quai, où habitaient vos grands-parents, il y en a de très jolies..., ce n'est pas loin d'ici; vous y viendriez souvent...

ELLA.

(Son regard s'abaisse, elle suit une pensée; après un court silence, elle dit, sans lever les yeux :)

Il vaut mieux que je m'éloigne... pendant quelque temps.

LE DOCTEUR.

Avez-vous fait part de votre intention à Jacques ?

ELLA.

Pas encore.

LE DOCTEUR.

Votre départ l'affligera.

ELLA, vivement.

Vous l'avez vu ?

LE DOCTEUR.

Non. Je ne suis revenu de voyage qu'hier au soir, mais il m'a parlé de vous dans ses lettres... avec un abandon !...

ELLA.

On s'abandonne facilement quand on souffre... et il a beaucoup souffert; son chagrin se doublait d'une espèce de remords; il se reprochait tant de choses !...

LE DOCTEUR.

La secousse a été violente.

ELLA.

On dirait qu'elle a dénoué la crise morale où il se débattait.

LE DOCTEUR.

En effet, ses dernières lettres étaient empreintes d'une certitude...

ELLA, geste affirmatif.

LE DOCTEUR.

... je pourrais dire, d'une foi que nous n'étions pas accoutumés à lui voir. Il y a un mois, il était encore bien déprimé.

ELLA.

(Graduellement son regard s'anime, sa parole s'éclaire.)

Le séjour au bord de la mer l'a ranimé; le jour de son retour, il semblait voir Lève-Dieu pour la première fois; il était moins celui qui revient... que celui qui *arrive*... au pays promis.

LE DOCTEUR.

Des sensations de convalescent...

ELLA.

Il s'intéressait à mille petites choses qui, d'ordinaire, ne l'arrêtaient guère. Je crois que le grand souvenir qu'il promenait sur ces choses les ravivait pour lui... et savez-vous ce qui m'a frappée ce jour-là ?...

LE DOCTEUR.

?...

ELLA.

Sa ressemblance avec son père.

LE DOCTEUR.

Il lui a toujours beaucoup ressemblé.

ELLA.

A certaines expressions de figure, à certains ges-

tes, c'était saisissant; le soir même il s'est remis au travail.

LE DOCTEUR.

Et maintenant ?...

ELLA.

Il travaille d'une manière calme et soutenue comme quelqu'un qui voit clair et qui poursuit un but; l'idée l'a pris tout entier; il est redevenu très silencieux... mais ce n'est plus le silence lourd et angoissant de jadis... Dieu me garde d'y laisser tomber une parole troublante .

LE DOCTEUR.

Ma pauvre enfant !

ELLA.

La détermination qu'il vient de prendre engage son avenir.

LE DOCTEUR.

Et le vôtre !... et votre bonheur ?

ELLA.

Le bonheur vient peut-être à ceux qui ne le cherchent pas.

LE DOCTEUR.

L'avez-vous jamais cherché ?

ELLA.

J'ai eu l'appétit du bonheur; ça fait le cœur mau-

vais; ne parlons pas de moi; si vous saviez ce qu'a été la vie de Jacques depuis quelques années !

LE DOCTEUR.

Sans vous, que serait-il advenu de tout cela ?

ELLA.

Voulez-vous dire que je l'ai retenu ici ?

LE DOCTEUR.

Peut-être.

ELLA.

Nous ne nous parlions jamais. Nous ne nous sommes parlé que le dernier jour.

LE DOCTEUR.

Entre son père et lui votre fidèle présence a fait plus que des paroles.

ELLA.

Non, docteur, ne croyez-pas cela. Jacques ne *pouvait* pas partir.

LE DOCTEUR.

Parce que ?

ELLA.

Parce que la force mystérieuse qui agissait en lui ne le voulait pas.

LE DOCTEUR.

Etes-vous superstitieuse, Ella ?

ELLA.

Ou fataliste... n'importe... Je pense que Jacques avait trop donné de soi pour ne pas ainsi susciter sa destinée; on ne se reprend pas. Un après-midi, je me souviens, Lucien et Valère étaient venus, on causait; comme j'avais dit que j'aimais passionnément Lève-Dieu, Jacques me demanda tout à coup : « Et cela ne vous fait pas peur... cet attachement ? » Je revois son regard... et je comprends. Oui, si on savait tout ce que ça peut coûter de souffrance... peut-être aurait-on peur !...

(Un silence.)

LE DOCTEUR.

Quand comptez-vous partir ?

ELLA, indifférente.

Ça dépend de Lucien; il doit revenir ces jours-ci; peut-être passerai-je l'hiver avec lui dans le Midi, il parle de s'y installer.

(Avec un sourire :)

Comme on change !... Voilà Germaine.

LE DOCTEUR.

Où ça ?

ELLA.

Sur la terrasse.

(Germaine apparaît au fond, venant du jardin; elle a une jupe longue et les cheveux relevés.)

LE DOCTEUR.

Je ne l'avais pas reconnue.

SCENE II.

LES MEMES, GERMAINE.

GERMAINE.

Bonjour, Docteur.

LE DOCTEUR.

Elle a grandi.

GERMAINE.

C'est ma robe... et ma coiffure.

(A Ella :)

Je ne savais pas que le Docteur était ici. Je cueillais des fruits.

(Au Docteur :)

Le jardin est si beau, Docteur, l'avez-vous vu ?

LE DOCTEUR.

Oui.

GERMAINE.

Bien vu ? Voulez-vous venir le revoir avec moi ? Vous savez que c'est père qui l'a dessiné, qui l'a planté. Je ne pense jamais si bien à lui que quand je m'y promène; c'est comme si je suivais les chemins de sa pensée. Voulez-vous vous y promener avec moi en attendant le dîner... car vous dînez avec nous, n'est-ce pas ?

LE DOCTEUR.

Je veux bien, je veux bien, ma petite Germaine; pour moi, vous êtes toujours la petite.

GERMAINE.

Viens-tu aussi, Ella ?

ELLA.

Je voudrais achever cette broderie...

GERMAINE, allant vers elle.

Tu as laissé tomber un écheveau.
(Elle le ramasse.)

ELLA, très affectueusement.

Merci, ma chérie.
(Germaine sort avec le docteur.)

SCENE III.

ELLA SEULE, PUIS JACQUES.

(Une bonne vient prendre une lampe sur la cheminée et l'emporte pour l'allumer. Coup de carillon. Six heures sonnent au beffroi. Jacques apparaît dans le cadre d'une porte latérale; il s'arrête et considère Ella. Ella lève la tête et tressaille. Jacques s'avance vers elle.)

ELLA.

Je ne vous avais pas vu.

JACQUES, à mi-voix comme à lui-même.

Vous aviez la tête penchée.

ELLA.

Il y avait longtemps ?...

JACQUES.

Que j'étais là ? Une seconde... Germaine ?

ELLA.

Elle est au jardin.

JACQUES.

Il faut qu'elle prenne garde à la fraîcheur du soir.

ELLA.

Le Docteur est avec elle.

JACQUES.

Le Docteur ! il est revenu ?

ELLA.

Hier au soir. Il dîne avec nous; ils ne tarderont pas à rentrer.

(Elle le regarde longuement.)

JACQUES.

Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

ELLA.

Parce que.. Comprenez bien ce que je vais vous dire... parce que vous avez un visage presque heureux.

JACQUES.

J'en ai la sensation... et pourtant... mais maintenant j'ai beau voir dehors des choses tristes, dès que

je rentre, la sérénité du jardin, de la maison et de ceux que j'y retrouve... me calme.

(Il regarde Ella dans les yeux.)

Votre présence m'est nécessaire, Ella. J'aime tant vous voir là, à cette place où vous étiez quand vous travailliez avec mon père et que votre regard me communiquait sa pensée.

ELLA.

Je ne pourrai pas y demeurer toujours.

JACQUES.

Pourquoi pas... toujours ?...

(Un silence.)

ELLA.

Vous êtes allé à l'Université ?

JACQUES.

Oui.

ELLA.

Quand commencez-vous ?

JACQUES.

Mardi.

(Avec une expression plus soucieuse :)

J'ai été aussi voir Maxime.

ELLA.

Ah !... Eh bien ?...

JACQUES, geste désespéré.

ELLA.

Il est au lit ?

JACQUES.

Non, il va et vient.

ELLA.

Il parle ?

JACQUES.

A peine, d'une voix rauque et lente. A quoi bon !... Ses merveilleuses paroles n'ont pas retenti, sa voix n'a pas eu d'écho. C'est vrai tout de même que rien autour de nous ne répond à notre effort. Je me rappelle ce qu'il me disait un jour en traversant les rues désertes de Lève-Dieu : « Nous veillons un être en léthargie dont le sommeil nous gagnera bientôt ! » Avait-il le pressentiment ?...

ELLA.

Il vous a reconnu ?

JACQUES, signe : « Non ».

Sa pensée n'est plus qu'un fantôme. Un sommeil infini l'envahit peu à peu. C'est pour échapper à ce terrible sommeil que Valère... et d'autres sont partis. Dire que j'ai failli les suivre ! L'aurais-je pu sans m'arracher à moi-même ?...

ELLA, avec force.

Non, Jacques.

JACQUES, songeur, s'interrogeant.

Un passé comme le nôtre n'est-il pas une source inépuisable de vie nouvelle ?

ELLA l'approuve du regard et du geste.

JACQUES

Qu'est-ce donc qui leur a manqué à tous ceux-là?

ELLA.

Peut-être la douleur.

JACQUES.

La douleur vive...

ELLA.

Qui ranime.

JACQUES.

Comme vous comprenez !

ELLA.

N'avons-nous pas souffert ensemble ?

JACQUES.

Ella !

(Un temps. Il s'asseoit auprès d'elle.)

Parlons de vous. Etes-vous sortie aujourd'hui ?

ELLA fait : « Non » de la tête.

JACQUES.

Il faut sortir.

ELLA.

Je suis bien ici.

JACQUES.

Que faites-vous ?

ELLA.

Je brode. Je n'ai pas encore eu le courage de rouvrir mes cahiers, mes livres. Cette broderie m'amuse. J'ai assorti mes soies aux tons des feuilles mortes que Germaine ramasse pour moi dans le jardin. Ce ton vert, c'est la nuance des feuilles du petit érable; on dirait qu'elles ont bu du soleil, il n'y en a presque plus aux branches; celles qui jonchent la pelouse ont des tons de cuivre; voici des feuilles de la vigne-vierge, elles sont rouges... comme le soir de septembre où je suis arrivée ici il y a deux ans.

(Le jour baisse peu à peu.)

JACQUES.

Avez-vous des nouvelles de Lucien ?

ELLA.

J'en ai reçu ce matin... je voudrais... vous parler à ce propos.

JACQUES, très affectueusement, en se rapprochant d'elle.

Parlez-moi.

ELLA.

C'est que... j'ai bien des choses à vous dire.

JACQUES.

Dites-les. Sont-elles si graves ?... Pourquoi hésitez-vous ?

ELLA.

J'ai peur de vous troubler.

JACQUES.

De me troubler ?

ELLA.

Je veux dire... de troubler vos pensées, de vous distraire.

JACQUES.

Ne craignez rien. Ce n'est plus comme autrefois.

ELLA.

Vous êtes fort maintenant.

JACQUES, avec ferveur.

Je suis un autre. Ah !... *comme je suis,* si je pouvais retourner au passé, retrouver mon père vivant, ne fût-ce qu'une minute, devant moi, quelle joie ce serait !... Des fois, le matin, à l'instant où le sommeil se défait, je me dis que tout cela n'était qu'un cauchemar et puis j'ouvre les yeux, je me dresse et je vois la vie, la vie nouvelle : quand la mauvaise saison a dévasté la campagne on distingue mieux les chemins; est-ce parce que je sais où je vais que je me mets à la besogne sans amertume et que ma tristesse ne me pèse pas ? Vous avez su ma peine, Ella, durant ces quelques mois si longs à traverser. Si, par moment, j'ai un visage « presque heureux », comme vous disiez, c'est que tout ce qui m'anime, tout ce qui me ranime, me vient de lui; il y a des minutes où je jurerais qu'il est là, qu'il me parle; j'éprouve le bonheur de sa présence et *ses pensées* affluent à mon cerveau. Est-ce son âme, sa vie qu'il a versées en moi ? Il y a des minutes où je crois que je suis lui-même.

(Il a dit ces choses avec une exaltation croissante. Un temps. Il se calme et regarde les fleurs sur la table.)

D'où viennent ces fleurs ?

JACQUES.

C'est Germaine qui les a cueillies.

JACQUES, doucement.

Elles sont belles. Ce sont des fleurs d'automne.

ELLA.

Elle n'osait pas les mettre dans les vases.

JACQUES.

Pourquoi ?

ELLA.

Elle craignait de vous déplaire.

JACQUES.

A moi ?

ELLA.

Des fleurs, disait-elle, ça a un air de fête.

JACQUES, sans éclat mais d'une voix débordante de foi.

Non, non, cela a un air de vie et il faut vivre, n'est-ce pas ? vivre ici, pleinement, courageusement, malgré tout ! Voulez-vous, Ella ?

ELLA, émue, hésite à comprendre.

Si je veux ?...

JACQUES.

Je vous le demande !

ELLA le regarde longuement.

(La bonne rapporte la lampe allumée. Un silence.)

JACQUES, quand la bonne est sortie.

Vous ne m'avez pas répondu.

ELLA, gravement.

Je pense... à toutes les choses que j'avais à vous dire.

JACQUES.

Dites-les donc.

(On entend les voix mêlées du docteur et de Germaine sur le perron.)
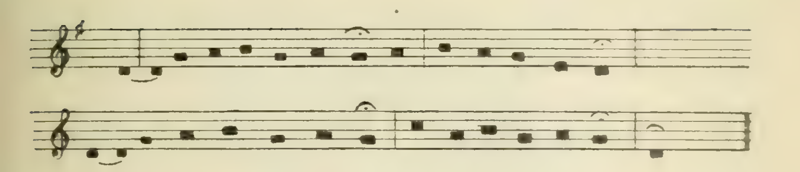
ELLA.

J'entends le Docteur qui rentre avec Germaine; plus tard... quand nous serons seuls.

(Le Docteur apparaît au fond, avec Germaine, Jacques va vers lui. Le rideau tombe sur ce mouvement.)

FIN.
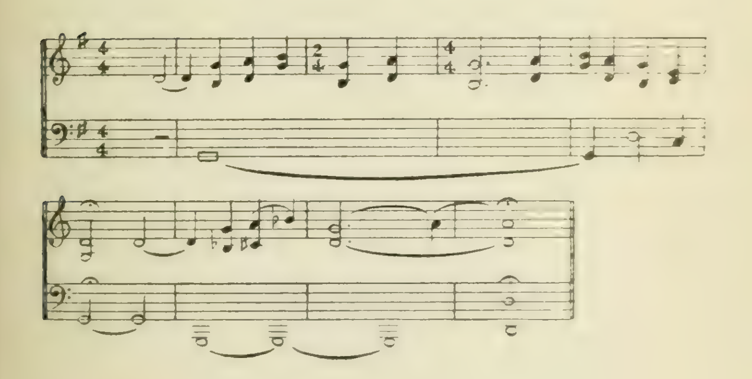
PRELUDE DE L'HEURE
au carillon de Lève-Dieu.



Au premier acte, le carillon joue les deux premiers membres de la mélopée et la cloche de l'horloge, à la dominante grave, sonne la demi-heure.

Au troisième acte, le carillon joue la mélopée entière et la cloche sonne six heures.

VARIANTE DU PRELUDE.
jouée par Germaine au deuxième acte.





L'EAU ET LE VIN



A MADEMOISELLE BERTHE BADY.

PERSONNAGES

MADELEINE DESCLERES.

L'ABBE JACQUELIN.

GEORGES, son frère.

ANGELIQUE, servante à la cure.

PIERRE, un ouvrier du village.

PREMIER ACTE

Le jardin de la cure enclos d'une haie longeant un chemin et dans laquelle se découpe une petite porte en lattis. Collée à la haie, une gloriette, basse et découverte. La maison au milieu du jardin. Un seul étage; façade blanche; deux fenêtres à volets verts aux côtés de la porte qui est dans l'axe de celle du jardin. Des parterres de fleurs encadrent la maison.

Un soir de la semaine, à la fin de mai.

Angélique, courbée vers les fleurs, se détourne de Madeleine qui, debout, un peu en arrière d'elle, lui parle.

MADELEINE.

Et... croyez-vous qu'il rentrera bientôt ?

ANGELIQUE.

Je ne sais pas.

MADELEINE.

Le salut vient de finir; il est peut-être encore à l'église.

ANGELIQUE.

Peut-être !...

MADELEINE.

A moins qu'il ne soit allé voir quelqu'un.

ANGELIQUE.

Et quand M. le curé fait ses courses dans le village, on ne sait plus à quelle heure il rentre maintenant !

MADELEINE, distraite.

Oui, souvent le soir il se promène dans la campagne et cause avec les paysans.

(Elle remonte. Georges apparaît. Angélique la regarde en haussant les épaules et sort vers le fond du jardin. Georges entre, salue Madeleine.)

MADELEINE.

Vous venez pour voir l'abbé, Monsieur ?

GEORGES.

Je suis son frère, Madame.

MADELEINE.

Son frère ?... Vous habitez à la cure?... Je ne vous avais pas encore vu ici.

GEORGES.

Je n'y suis que depuis hier.

MADELEINE.

Je vous demande pardon. Je voudrais savoir quand l'abbé rentrera.

(Angélique est rentrée dans la maison.)

GEORGES.

Il ne m'a rien dit, mais... si vous vouliez l'attendre... Je ne l'ai vu qu'un instant ce matin; toute la journée, il appartient à son église, à ses livres.

MADELEINE.

A ses pauvres.

GEORGES.

Nous ne causons que le soir.

MADELEINE.

Cela se voit que vous êtes son frère. Vous lui ressemblez maintenant.

GEORGES.

Par quoi ?

MADELEINE.

La voix, le regard, le geste, quelque chose qui n'est pas dans les traits. Il est souffrant, n'est-ce pas?

GEORGES.

Il m'a semblé un peu pâle.

MADELEINE.

Oui, il se fatigue trop. Des hommes comme lui sont toujours souffrants. Aussi ai-je peur de lui demander une aide, une consolation pour ses paroissiens; il s'émeut de la vie douloureuse qui l'environne, comme s'il était responsable du malheur.

GEORGES.

Tout jeune, il se donnait déjà avec cette ardeur. J'essayais quelquefois de le reprendre, mais je sentais sa générosité plus vraie que mes raisons.

MADELEINE.

N'est-ce pas ?... Vous êtes l'aîné ?. .

GEORGES.

De dix ans presque, et malgré moi, il m'entraînait. Vous l'aidez sans doute dans ses œuvres de charité, Madame...

MADELEINE.

Il m'a permis de me faire l'infirmière des malades qu'il soigne.

GEORGES.

Malades d'âme.

MADELEINE.

De corps plus que d'âme. Le village est très pauvre. Il y a beaucoup d'ouvriers. C'est de la misère matérielle qu'il faut les guérir et les consoler d'abord. Ces gens-là ne souffrent pas de la même manière que nous. La mère de la petite Denise vient d'accoucher; (s'interrompant, avec un sourire) cela vous passionne peu. Mais ne voudriez-vous pas le lui dire ? J'étais venue pour cela. C'est une mère parfaite; je sais qu'il s'intéresse particulièrement à elle. Elle n'est pas très bien depuis l'accouchement.

GEORGES.

De la faiblesse ?...

MADELEINE.

Beaucoup.

(Elle remonte de quelques pas.)

GEORGES.

Il ne tardera pas à rentrer.

MADELEINE.

J'essayais de voir l'heure au cadran de l'église.

GEORGES, regardant à sa montre.

Huit heures moins le quart.

MADELEINE.

Oh ! déjà !

GEORGES.

Quelques minutes... il doit désirer que vous lui disiez vous-même...

MADELEINE.

Je le lui dirais trop longuement. J'aime mieux qu'il vous trouve seul. Il faut qu'il se repose. La journée va finir. Je ne veux rien vous prendre de ces heures de communion de pensée. (Brusquement, avec un peu d'embarras.) Voulez-vous me permettre une question... absurde... enfantine : Ne vous semble-t-il pas extraordinaire que votre frère soit prêtre ?

GEORGES.

Trouvez-vous ?...

MADELEINE, interrompant.

Il ne s'agit pas de moi. Je songe à votre amitié.

GEORGES.

Je le vois toujours comme jadis.

MADELEINE.

C'est qu'en effet vous parlez de lui comme si vous partagiez la même vie.

GEORGES, remontant avec elle.

Au fond nos cœurs n'ont pas cessé de vivre ensemble. (A la porte du jardin.) Alors... la mère...

MADELEINE.

De la petite Denise.

GEORGES.

Et de la part de qui... lui annoncerai-je ?

MADELEINE.

Mme Desclères.

(Ils se saluent et elle s'éloigne pendant qu'Angélique, sortant de la maison, se met à arroser. Georges entre dans la maison, en sort avec un journal, s'installe dans un rocking, près de la porte. Il parcourt des yeux le journal, puis relève la tête. Un temps.)

GEORGES.

Comme mon frère tarde à rentrer !

ANGELIQUE.

C'est qu'il est allé tout au delà du village, Monsieur, et s'il traîne à rêver au retour comme il en a l'habitude...

GEORGES.

Pourquoi ne le disiez-vous pas à Mme Desclères ?

ANGELIQUE.

A celle-là ! Plus souvent, Monsieur. Depuis qu'elle est dans le village, il n'y a plus moyen d'être tranquille. Elle bouleverse tout avec ses charités; et je vois bien que M. le curé...

(L'abbé Jacquelin apparaît.)

GEORGES.

Chut !

ANGELIQUE lève la tête et l'aperçoit. Elle a fini d'arroser et rentre dans la maison; en croisant Georges qui va vers son frère, elle murmure :

Elle m'a encore abîmé une plante de pensées... avec ses jupes.

(On entend un bruit de vaisselle remuée.)

GEORGES, serrant la main à Jacquelin.

Quelqu'un vient de venir pour toi.

JACQUELIN.

Qui ?

GEORGES.

Une dame... Madame...

JACQUELIN.

... Desclères ?

GEORGES.

C'est cela.

JACQUELIN.

Il y a longtemps ?

GEORGES.

Il y a un instant. Elle avait à te parler de la mère de la petite Denise.

JACQUELIN.

Eh bien ?...

GEORGES.

Elle vient d'accoucher et il paraît qu'elle n'est pas bien.

JACQUELIN.

Pas bien? Il faudra que j'aille la voir.

GEORGES.

Pas tout de suite. Il n'y a pas péril.

JACQUELIN.

Ce sont d'excellentes gens, et si pauvres !...

GEORGES.

Qui est-ce « la petite Denise » ?

JACQUELIN.

Une fillette vive et délicate, très intelligente; la protégée de Mme Desclères qui l'instruit pour la communion. Tiens ! (il se penche vers les fleurs) une pensée tombée... la tige est cassée. (Il la ramasse.) La terre est humide..

GEORGES.

Angélique vient d'arroser.

JACQUELIN.

Comment trouves-tu mon jardin ?

GEORGES.

Il a l'air affectueux, ton jardin.

JACQUELIN.

N'est-ce pas ? et puis il a de l'ombre maintenant. Et elle n'a rien dit d'autre ?

(Ils vont lentement s'asseoir dans la gloriette.)

GEORGES.

Non. Elle t'a attendu un peu de temps et quand je lui ai dit que tu allais rentrer elle a voulu partir pour nous laisser causer.

JACQUELIN.

Je suis revenu lentement, en lisant mon bréviaire. C'est la meilleure heure... il faisait si beau ! les priè-

res prennent un autre sens quand on les lit en plein air avec la sensation du paysage sur soi. Et toi, t'es-tu promené ?... As-tu battu le pays ? Tu as un teint superbe... et une faim !... Je parie.

GEORGES.

Oh ! la faim peut attendre. Nous avons encore une bonne demi-heure pour causer ici, en regardant tomber le soleil.

JACQUELIN.

En regardant comme le point de la terre où nous sommes monte et vire devant le soleil. . veux-tu dire.

GEORGES, étonné, le regarde.

. . . .

JACQUELIN.

Ça t'étonne ?... l'impression est tout autre. Depuis quelque temps, je me pénètre de la réalité de ce mouvement et j'éprouve quelque chose d'étrange à voir ce chemin de crépuscule s'allonger devant moi, tandis que je recule dans la nuit : là-bas, rien ne bouge.

GEORGES.

Imaginatif, comme toujours.

JACQUELIN, sans changer de ton.

C'est la conception de toute une vie que ces visions-là renversent.

GEORGES, riant.

Deviendrais-tu révolutionnaire ?

JACQUELIN.

N'est-ce pas mon devoir ?

GEORGES.

Un prêtre !

JACQUELIN, mi-sérieux, mi-moqueur.

Les révolutionnaires comme les prêtres sont ceux qui disent la vérité; la vérité ressentie par eux à des heures de cordialité intime comme celle-ci !

GEORGES.

Regarde de ce côté... bien au jour !

JACQUELIN.

Pourquoi ?

GEORGES.

Je ne t'ai pas encore vu. Tu parais triste.

JACQUELIN.

Triste ?... préoccupé peut-être...

GEORGES.

Cette lettre de l'évêché ce matin !... Tu vois, j'espionne. As-tu des ennuis ?

JACQUELIN.

Non.

GEORGES.

Alors... qu'est-ce qui te préoccupe ?

JACQUELIN.

Tout... la vie !

GEORGES.

La tienne n'est-elle pas toute formulée ?

JACQUELIN.

Les formes que nous gardons ne sont belles que parce qu'elles s'offrent sans cesse à la vie. Ne devons-nous pas les animer de notre esprit, les emplir de notre sang, de notre chair (*d'une voix tombante*) c'est le perpétuel mystère de l'incarnation.

GEORGES.

Repose un peu ta pensée. Un prêtre doit penser en paix. Nous le disions avec Mme Desclères tout à l'heure... Elle t'est reconnaissante de l'avoir associée à tes œuvres de charité.

JACQUELIN.

Elle te l'a dit ?

GEORGES.

Je l'ai compris à ce qu'elle m'a dit.

JACQUELIN.

Tu la voyais pour la première fois, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Oui. D'où vient-elle ? Qui est-elle ?

JACQUELIN.

Je ne sais pas. Je ne veux rien savoir d'elle que l'état de son cœur. On l'a envoyée à la campagne à cause de sa santé

GEORGES.

Elle y est seule ?

JACQUELIN.

Toute seule... C'est une nature impressionnable, troublée. Elle m'a demandé la permission de venir se confesser ici parce que le confessionnal lui faisait éprouver un malaise et une peur qui embarrassaient sa pensée.

GEORGES.

Tu le lui as permis ?

JACQUELIN.

C'est alors que j'ai commencé à la comprendre. Au lieu de la pénitente banale, inférieure à ses péchés parce qu'elle ne pourrait en avoir conscience et qui ment pour s'accuser à la lettre, celle-ci, me parlant de ses péchés de désir et d'intention, m'a révélé les mobiles passionnels qui font les criminels et les saintes. Elle doit avoir souffert beaucoup d'un chagrin ou d'une faute et, comme il arrive chez les êtres d'élite, cette souffrance l'a élevée.

GEORGES.

Est-elle pieuse ?

JACQUELIN.

Comme ceux qui aiment profondément.

GEORGES.

Croyante ?

JACQUELIN.

Plus que ceux qui ont examiné leur foi. Par le sourd travail de la chair, le mystère est entré en elle. Elle ressent et devine ce que nous pensions lui enseigner. Elle comprend les choses plus immédiatement que nous...

GEORGES.

Mais alors, ton office auprès d'elle...

JACQUELIN.

Celui d'un médecin auprès d'une convalescente.

GEORGES.

Ne crains-tu pas les rechutes ?

JACQUELIN.

Non... si je ne l'abandonne pas...

GEORGES.

Et comme un médecin tu te passionnes d'observation pour ce sujet nouveau.

JACQUELIN.

Je me passionne pour la vie nouvelle qu'elle m'apporte. Elle me manifeste une évolution pressentie; elle m'annonce une race prochaine de fidèles.

GEORGES.

Une race ?

JACQUELIN.

Je vois aujourd'hui des êtres qui rejettent comme un appareil inutile tout le fantastique de la religion.

Ils s'en sont assimilé les images; le verbe a pénétré leur chair; ils le portent en eux et en parlent comme d'une chose humaine avec les mots de leurs affections journalières. Je comprends que Mme Desclères ait voulu se confesser ici. La mise en scène du confessionnal, qui convient à des imaginations moins délicates, choquait sa sincérité. Je lui sais gré de cette façon simple d'être et de penser. La fraîcheur de la vie où je la vois entrer m'anime. J'observe en elle une sorte de conversion spontanée dont j'ignore les causes. C'est une graduelle purification et son cœur se dégage.

GEORGES.

Depuis quand habite-t-elle ici ?

JACQUELIN.

Depuis deux mois. Elle fait la charité en œuvres avec une richesse et une variété de ressources morales qui servent l'Eglise mieux que des sermons. Je parle du saint Esprit à mes paroissiens; ils ne le comprennent que quand ils voient venir à eux « la dame pleine de grâces » comme ils disent, qui leur en communique les bienfaits. Elle est jeune et ils l'aiment à la vénération comme s'ils étaient tous ses enfants.

GEORGES.

N'est-elle pas un peu enfant elle-même, de caractère ?

JACQUELIN.

Très faible, en réalité. Je n'ai pas achevé de la connaître. Je sens encore toutes ses paroles doublées de crainte. Qu'est-ce qui te fait croire?

GEORGES.

Une question naïve qu'elle m'a posée tantôt.

JACQUELIN.

Laquelle?

(Pierre entre. Jacquelin et Georges viennent vers lui.)

PIERRE.

Monsieur le curé, pardon de vous déranger.

JACQUELIN.

Avancez, Pierre, comment va votre femme?

PIERRE.

Ça ne va pas aussi bien que les autres fois; le docteur dit qu'elle est trop faible. Alors, comme je vous voyais là... avec Monsieur...

JACQUELIN.

C'est mon frère.

PIERRE.

Il me semble que j'ai déjà vu Monsieur à la cure.

JACQUELIN.

L'année dernière.

GEORGES.

Au printemps.

JACQUELIN.

Vous désiriez me demander...

PIERRE.

Si Denise ne pourrait pas s'absenter demain du catéchisme pour rester auprès de sa mère.

JACQUELIN.

Certainement; que Denise reste auprès de sa mère, et qu'elle la soigne bien. C'est un exercice de piété aussi. Nous parlions d'elle il y a un instant.

PIERRE.

Je vous remercie pour elle, Monsieur le curé.

JACQUELIN.

C'est une bonne petite fille, et courageuse, n'est-ce pas?

PIERRE.

Oh ! très courageuse à la maison... tous ces jours-ci... Et à l'église, est-ce qu'elle apprend bien?

JACQUELIN.

De tout son cœur.

PIERRE.

Elle parle souvent de vous et de M[me] Desclères; elle dit que vous lui montrez de si belles choses. Autrefois, elle était comme une petite sauvage. Vous faites des miracles, Monsieur le curé.

JACQUELIN.

Ce n'est pas moi qui les fais.

PIERRE.

Oh ! je crois que si, car tout ce qu'on m'avait dit du bon Dieu je ne l'ai jamais vu: ce n'est peut-être plus le même que de mon temps.

JACQUELIN.

Si Denise vous entendait, elle penserait que ce que vous dites est mal.

PIERRE.

La chère petite ! Nous l'aimons tant, ma femme et moi. C'est triste de ne pas comprendre tout ce qu'elle comprend. Quand j'avais son âge, ça me faisait peur l'église. Elle, ce n'est pas comme ça. Dimanche, elle voulait m'emmener pour que je vous entende prêcher.

JACQUELIN.

Il fallait vous laisser emmener.

PIERRE.

Oui ! J'ai bien envie de venir à votre messe, Monsieur le curé; mais on voudrait peut-être me faire mettre à genoux... et je n'ai plus l'habitude...

JACQUELIN.

Vous y viendrez le jour de la première communion de Denise !

PIERRE.

Oh ! ce jour-là... sûrement !

JACQUELIN.

Dites à votre femme que j'irai la voir demain.

PIERRE, s'en allant.

Ça lui fera bien plaisir, Monsieur le curé.

JACQUELIN, remontant avec lui.

Si vous avez besoin de quelque chose, venez me le demander... et qu'elle ne se chagrine pas; nous célébrerons bientôt ses relevailles.

PIERRE.

Merci, Monsieur le curé, vous êtes bon.

JACQUELIN.

Au revoir, Pierre.

(Pierre sort.)

GEORGES.

Au revoir, Pierre. On t'aime ici. Ils sentent combien tu leur es bon.

(Ils reviennent s'asseoir dans la gloriette.)

JACQUELIN.

Etre bon, sait-on ce que c'est? Si je le suis, c'est une prédestination et ma bonté m'oblige. Quand ils croiront fermement que je représente Dieu, ils me demanderont compte de toutes leurs souffrances et ils viendront à moi pour que je les en décharge et ce sera juste. Mais s'ils souffrent au delà de mes forces? Comprends-tu que je cherche... et que cela me bouillonne au cerveau !

GEORGES.

La tâche est difficile.

JACQUELIN.

L'ironie cruelle d'offrir la communion à des gens qui souffrent de la faim.

GEORGES.

Le pain de l'âme ! le pain de la vie !...

JACQUELIN.

Quelle âme vit dans leur corps de misère? Le pain de la vie, pour eux, c'est le pain du corps.

GEORGES.

Comment les ramener?

JACQUELIN.

Peut-être, en allant chez eux leur parler leur langage et les secourir par les moyens qu'ils aiment... Le Christ leur apportait le Verbe dans sa chair.

GEORGES.

Tu crois qu'on renouvellerait l'alliance?

JACQUELIN.

En renouvelant l'espèce du sacrifice.

GEORGES.

L'espèce?

JACQUELIN.

Ils ont besoin de sacrifice réel.

GEORGES.

Qui se sacrifierait après le Christ?

JACQUELIN.

Ceux qui le représentent.

GEORGES.

Les prêtres?...

JACQUELIN.

Quelques-uns d'eux, les meilleurs. Il est temps qu'un message nouveau envoie des prêtres participer de leurs mains bénites aux besognes humaines. Pour cette messe active, on choisirait les plus passionnés de mystère; le peuple éprouverait par eux les effets du symbole magnifique et il recommencerait à y croire. L'Eglise a des erreurs à racheter. Cette coupe glorieuse la sauverait.

GEORGES.

Quel prestige auraient les prêtres sortis de l'Eglise?

JACQUELIN.

Le prestige de ceux qui font descendre leurs paroles, vivantes, dans les actes. Le peuple ne voit pas Dieu en dehors du bien matériel. Dans son état de privation, il ne croit qu'à ceux qui se donnent corps et âme en garantie de leurs promesses; même, s'il lui fallait choisir, il prendrait le corps, c'est plus certain.

GEORGES.

Ces malheureux ont donc oublié toute religion?

JACQUELIN.

Ils la voient trop loin d'eux.

(Des ouvriers passent d'une allure courbée au long de la haie et saluent sans cesser de regarder devant eux.)

JACQUELIN et GEORGES.

Bonsoir...

JACQUELIN.

... Quand on leur aura montré que la religion germe là, sous nos pieds, dans la terre des morts, et qu'elle monte de cette terre avec les plantes, ils reconnaîtront leur foi comme si on l'avait promenée parmi eux.

(Un silence. — Le jour a baissé progressivement. Le soleil a disparu.)

GEORGES, levant la tête.

Presque la nuit.

JACQUELIN.

Sens-tu les lilas?

GEORGES.

C'est délicieux ce parfum que le soir évapore.

JACQUELIN.

Ça vient des jardins qu'on aperçoit là-bas...

(Un nouveau groupe d'ouvriers passe et salue.)

LES OUVRIERS.

Bonsoir.

JACQUELIN et GEORGES.

Bonsoir...

DEUXIÈME ACTE

Le lendemain matin.— L'oratoire de Jacquelin, modestement meublé. Des fleurs. Une bibliothèque. Deux portes dans le même panneau latéral. Une de ces portes communiquant avec le vestibule donne accès aux personnes qui viennent du dehors. Entre les deux portes, un crucifix attirant les regards par ses dimensions et son relief. Sous le crucifix, un pupitre de style, sorte de lutrin sur lequel repose ouvert un volume de grand format contenant les évangiles. Au fond, la fenêtre donnant sur le jardin. Quand elle est ouverte, on aperçoit la porte du jardin et le chemin qui longe la haie.

JACQUELIN, seul devant la bibliothèque, un livre ouvert sur les mains, lit.

« Au printemps, il s'assied sur une montagne et tire des objets environnants de quoi instruire la foule assise à ses pieds.

» Quand il demande de l'eau à la femme de Samarie... il lui peint sa doctrine sous la belle image d'une source d'eau vive... »

(Un temps — il feuillette, puis, d'une voix plus forte :)

« Ce fut pour le plus grand sentiment de la vie qu'il fit son plus grand miracle ! »

(Un temps — il feuillette, et d'une voix décroissante :)

« Son cœur se brisait comme celui d'un homme. »

(Un temps.)

GEORGES.

Puis-je entrer?

JACQUELIN.

Toi !

GEORGES.

En entendant ta voix, je craignais...

JACQUELIN.

Je lisais haut, n'est-ce pas? Cela m'arrive quelquefois... Quand les pensées me tiennent fort à l'esprit.

GEORGES, avec sollicitude.

Comment vas-tu? (et tout de suite) Je t'ennuie, hein?

JACQUELIN, affectueusement, avec un sourire pâle.

Oui.

GEORGES, hésitant.

C'est que... Angélique m'a dit que tu avais été malade à l'église.

JACQUELIN hausse les épaules dans un mouvement d'impatience.

Puisqu'après la messe j'ai été là-bas !

GEORGES.

Là-bas?...

JACQUELIN.

Chez Pierre.

GEORGES.

Ah ! et l'état de sa femme?

JACQUELIN.

Assez grave.

GEORGES.

Le médecin...

JACQUELIN, coupant la phrase, distrait.

Le médecin y était, oui...

(Il se replonge dans sa lecture, le visage vers la bibliothèque. — Un temps.)

GEORGES.

Tu ne m'as pas répondu, Jacquelin.

JACQUELIN relève la tête et amène le visage vers Georges avec l'expression de quelqu'un qui pense ailleurs.

Je te dis que le médecin...

GEORGES.

Non... à propos de toi.

JACQUELIN.

De moi?

GEORGES.

Ce n'est pas bien de me cacher.

JACQUELIN, vivement.

Quoi?

GEORGES.

Tu as la mine défaite.

JACQUELIN.

Eh bien !... J'ai mal dormi !

GEORGES.

Je t'ai entendu errer dans ta chambre toute la nuit.

JACQUELIN.

Je promenais mes pensées... Quand les pensées ne veulent pas dormir...(Ramenant la conversation vers le sujet de ses pensées.) J'ai préparé un entretien pour dimanche.

GEORGES.

Ton sermon?

JACQUELIN.

Si tu veux.

GEORGES.

Quel thème?

JACQUELIN.

L'eau et le vin.

GEORGES.

L'eau et le vin?...

JACQUELIN.

Le mélange de l'eau et du vin symbolise l'union des deux natures... L'union de la terre à Dieu.

GEORGES.

Comptes-tu leur faire beaucoup de sermons comme celui-là?

JACQUELIN.

Ce n'est qu'un premier commentaire.

GEORGES.

Une psychologie de la messe alors?

JACQUELIN.

Physiologie au besoin !...

GEORGES fait une grimace.

JACQUELIN.

Quoi?... tu as l'air...

GEORGES.

Oh ! Je suis profane !...

JACQUELIN.

Il n'y a personne de profane; dis-moi ton sentiment.

GEORGES.

N'est-ce pas un peu...

JACQUELIN.

Un peu?...

GEORGES.

Hétérodoxe !

JACQUELIN.

Hétérodoxe ! amener le mystère jusqu'à eux !

GEORGES.

A travers la raison... ne crains-tu pas qu'il... charbonne... le mystère, si tu le leur expliques par des prédications?

JACQUELIN, ébranlé.

Je ne veux rien expliquer...

GEORGES.

Raisonner sur le mystère, c'est rompre le corps du mystère...

JACQUELIN, laissant percer un peu de découragement.

Je voudrais leurs communiquer le sentiment du sacrifice d'où le mystère s'érige.

GEORGES.

C'est par le cœur qu'on évangélise, tu me le disais.

JACQUELIN.

Par le cœur, oui...

GEORGES.

Ils t'aiment, ils aimeront bientôt le dieu que tu leur apportes.

JACQUELIN.

Ils me croiront, mais ils ne *croiront* pas.

GEORGES.

Dieu sait !

JACQUELIN.

Je suis impatient de leur jeter ma pensée, ma passion !

GEORGES.

Ta passion surtout, tu es trop passionné. La vertu d'un prêtre, mon pauvre Jacquelin, c'est la patience.

JACQUELIN.

Vertu passive ! Pourquoi m'a-t-on illuminé l'esprit de théories splendides comme pour une fête? Ce luxe de pensée m'exalte. Je suis pauvre ici, avec un fardeau de richesses... Au lieu de la joie du retour, je ressens la tristesse d'un départ sans fin. Mon âme s'était embarquée pour une terre peuplée; elle aborde au désert.

GEORGES.

La vérité est partout.

JACQUELIN.

Une vérité sans croyants ! une foi sans fidèles ! La vie d'ici ne veut pas des pensées que j'apporte.

L'homme et le prêtre n'y vont plus par les mêmes chemins. Le corps isole l'âme. C'est un exil !

GEORGES.

Ton cœur vivant fondera sa patrie spirituelle... profondément !

JACQUELIN.

S'il la fonde librement !

GEORGES.

Mais l'Eglise...

JACQUELIN.

C'est le peuple qui la fait. Au pays des infidèles, le prêtre est sans Eglise. Il conçoit ses moyens.

GEORGES.

Crois-moi, ne *prêche* pas ta foi.

JACQUELIN.

Pourquoi?

(Il s'est approché de la table et y a déposé, ouvert, le livre.)

GEORGES.

Semer les paroles? à quoi bon?

JACQUELIN.

Il me semble toujours que je vais voir la vérité fleurir !... (Après un temps, résigné :) Tu as peut-être

raison. Je n'ai pas encore assez fertilisé la terre. (Il s'éloigne de la table et se promène lentement.) Le mal, vois-tu, c'est qu'on nous montre les dogmes comme des fleurs coupées, des fleurs merveilleuses qui nous retiennent l'imagination, mais dont nous ne voyons pas les tiges. Pendant qu'on nous dérobe à la vie et que nous nous oublions dans les livres, l'imagination croît désordonnément en nous. Le jour où le prêtre arrive chez les hommes, il se trouve ignorer les raisons humaines de la religion qu'il voudrait enseigner. Il est plein de passions qu'il ne sait pas mener, qu'il ne peut pas dompter. Cet interprète de l'idée de Dieu se sent plus indécis et plus misérable que les humbles dont on l'a nommé « chef spirituel ».

GEORGES.

Qu'il agisse.

JACQUELIN, ironique.

Jusqu'à présent on n'avait pas pensé à le lui dire. Oui, qu'il essaye d'agir : ça l'éveillera à la réalité. Il comprendra que, de cette foi, on ne lui a montré que les images.

C'est dans la vie qu'on puise la foi, et la grâce n'est que l'harmonieuse résolution de la souffrance. Quand je suis arrivé ici, je n'avais ni vécu ni souffert. J'avais lu des prières...

GEORGES.

Admirables !

JACQUELIN.

J'ai appris depuis ce que c'est que *prier*.

GEORGES.

Quand tu es entré au séminaire, tu montrais une telle ferveur pour les dogmes que tout le monde croyait à ton obéissance.

JACQUELIN.

J'obéissais à mon cœur.

GEORGES, en reproche.

Ta sensibilité sera toujours plus forte que ta raison.

JACQUELIN.

Je n'ai pas le droit de réfugier mon cœur à l'abri de ma raison; je n'ai pas le droit de couvrir le feu sacré. Quand je le vois qui s'écroule en tisons d'or rouge, il faut que j'y jette de la vie nouvelle, car l'heure de la brûlante féerie des souvenirs est voisine de celle de la mort.

GEORGES.

Jacquelin, tu n'es qu'un poète.

JACQUELIN.

Ce sont de bons prêtres.

GEORGES.

Quand ils allument leurs feux à la côte.

JACQUELIN.

Est-ce que ça sauve, les feux de la côte?

GEORGES.

Tu dis des folies !

JACQUELIN.

Et ceux qui ne peuvent pas y atteindre, crois-tu que cette lumière impassible ne les torture pas?...

GEORGES.

Parle plus bas.

JACQUELIN.

Ceux qui ne pourront jamais revenir.

GEORGES.

Ah ! ceux-là !

JACQUELIN.

Les naufragés du large !... J'aime mieux, pour eux, la lumière que les vagues éclaboussent et ballottent; la lumière folle, la lumière souffrante qui salue à la mort; la lumière qui ne voit plus la terre et qui promène sa traînée rouge à fleur d'eau morne... la bonne lumière de vérité, perdue comme eux, parmi eux... Ils coulent dans son reflet et ne meurent pas seuls.

GEORGES, avec un soupir, le regardant dans les yeux.

Tu ne seras donc jamais raisonnable?

JACQUELIN, répondant du regard au regard de son frère.

Je le suis, je t'assure.

GEORGES.

Tu ne parlais pas ainsi naguère.

JACQUELIN.

C'est que les choses dont je parlais étaient autres.

GEORGES.

Tu as changé.

JACQUELIN.

La religion évolue. C'est quand on y renonce qu'on dit qu'elle s'arrête.

GEORGES.

Où fixeras-tu ta pensée?

JACQUELIN.

La pensée nous tient au cœur. Que des hommes d'action s'accommodent d'une contradiction entre leur existence et leurs rêves, soit ! Que leur importe la forme des images où ils viennent abdiquer pour un instant leur volonté, pourvu que ces images les reposent !... Mais ceux qui veillent pour les énergies endormies, peuvent-ils veiller perpétuellement dans le mensonge? L'as-tu jamais bien éprouvée ta religion? En as-tu jamais eu besoin?

GEORGES.

Je l'ai toujours respectée.

JACQUELIN.

Pourtant, quand j'étais comme une petite fille, plein de rêves et d'adorations, tu te moquais... tu te

sentais ferme et suffisant à toi-même. Ma religion était un sentiment...

GEORGES.

Et la mienne?...

JACQUELIN.

La tienne?... déjà une habitude. La vie me dictait la mienne à chaque instant; la tienne était une forme de ta discipline et tu l'imposais à ta vie. Qu'aurais-tu fait de cette religiosité que Dieu laisse à ceux qu'il charge de continuer son œuvre, à ceux que les « gens raisonnables » regardent comme des créatures inachevées et faibles !...

GEORGES.

Certes, ton exaltation est une faiblesse.

JACQUELIN.

Et lorsque je m'exaltais pour les dogmes?

GEORGES.

A cette époque tu étais un enfant et...

JACQUELIN.

Et maintenant?

GEORGES.

Tu devrais être un homme.

JACQUELIN.

Un homme ! Je me figurais une entité de certitude et de force. Aujourd'hui, je sais ce que c'est. Ceux

qui se disent des hommes sont des enfants qui se trompent. Qu'ils aient pitié les uns des autres.

GEORGES.

Les hommes sont ceux qui bâtissent sur la terre ferme.

JACQUELIN.

C'était ton devoir à toi; tu as fait ce que tu devais en y dressant ta loi . Tu es né dans sa forme, elle s'est refroidie à ton être, elle est ton vêtement moral; tu ne songes pas plus à la détruire qu'à te détruire. Mais, en vérité, cette loi qui a soutenu ton enfance ne te sert plus.

GEORGES.

Je ne la répudie pas.

JACQUELIN.

Non, tu la gardes par pitié et, dans ta force d'homme, tu lui rends le bien qu'elle t'a fait. Sans ta force et sans ta bonté, elle vaudrait peu de chose. Songes-y, la terre n'est pas ferme partout.

GEORGES.

La voie où tu t'engages m'effraie.

JACQUELIN.

Ne t'effraie pas d'un mot. Sans un peu de cette « faiblesse », comme tu dis, est-ce qu'on se passionnerait?

GEORGES.

Quel pouvoir espères-tu de cette sensibilité outrée?

JACQUELIN.

Le pouvoir d'éprouver et de comprendre. Ceux qui ont laissé se refermer en eux les plaies du Christ et qui en portent glorieusement les cicatrices sont de faux prêtres. Le prêtre n'est pas guéri du mal des hommes. C'est un pénitent aussi, mais qui voit clair dans son cœur. Il souffre de la lumière qui avive ses blessures; mais il faut qu'il entretienne sa passion pour comprendre tous les passionnés. Plus je me mêle à ces malheureux, plus je les aime. Des jours, j'ai le cœur lourd de leurs fautes et je voudrais me purifier du mal qu'ils m'apportent comme si c'était mon mal. Tu vois que je suis tout pareil à un pénitent.

GEORGES, affectueux.

Et c'est à moi que tu te confesses?

JACQUELIN.

Ton cœur déborde d'indulgence. Heureusement que je t'ai. Sois toujours mon frère comme en ce moment.

(Un temps. — Jacquelin va vers la fenêtre.)

GEORGES.

Attends-tu quelqu'un ce matin?

JACQUELIN.

Pourquoi me demandes-tu cela?

GEORGES.

Je m'en irais.

JACQUELIN.

Tu as envie de sortir?

GEORGES.

Non.

JACQUELIN.

Alors reste. J'attends... Oui, j'attends Mme Desclères, mais pas tout de suite et puis... nous n'avons pas fini de causer.

GEORGES.

(Un temps. — Il va et vient dans la chambre, puis revient à la table.)

JACQUELIN.

Te souviens-tu de ma première messe?

GEORGES.

Si je m'en souviens!

JACQUELIN.

J'étais ivre d'orgueil et de peur, tout petit dans cette église où je voyais d'un regard trouble les fidèles agenouillés à ma messe comme si elle avait été dite par un très vieux prêtre. Mes gestes, mes paroles se répondaient dans un rêve. Ces paroles, qui me semblaient si faciles à dire, l'émotion de les prononcer là à l'autel, en paroles irrévocables!... et la sensation des objets qui s'étaient animés et tremblaient dans mes mains!... Si jamais j'ai transmis la grâce, ce doit être le jour de cette peur sacrée qui trahissait ma foi. Je voudrais retourner à ce jour-là. Je voudrais... Je voudrais la vie!...

GEORGES.

Tu en gardes la source.

JACQUELIN.

Au cœur des hommes la source est gelée. L'eau vive ne ruisselle plus. Ah.! je voudrais la débâcle et que l'eau m'entraînât dans sa chute !

GEORGES.

Jacquelin !

JACQUELIN.

Mon corps descendrait le cours du fleuve entre les rives refleurissantes. On accourrait de tous les villages pour voir passer le corps du miracle et le feuillage et les fleurs frissonneraient de joie au bon message !... (Un temps.) Rappelle-toi ce que nous disions hier... ce sacrifice.

GEORGES.

Une théorie !...

JACQUELIN.

Les plus belles théories ont un sens réel.

GEORGES.

Tu voudrais !...

JACQUELIN.

Ecoute, je crois que la victime est dans l'état qu'il faut. Elle est aussi humiliée, aussi brisée que possible.

GEORGES.

Y songes-tu, renoncer à la prêtrise !

JACQUELIN.

Comme on s'immobilise ici, comme on se blottit ! Passerons-nous toute la vie dans cette appréhension de vivre, et, pendant tout le voyage, aurons-nous peur de marcher comme si la mort comptait chacun de nos pas? La mort est distraite !

GEORGES, toujours à sa pensée.

Quitter les ordres !

JACQUELIN.

Les ordres !... On ne devrait vouloir comme prêtres que des hommes éprouvés par la vie. Il n'y a que ceux-là qui aient reçu les ordres divins; ceux que la tristesse a chassés du monde.

GEORGES.

Et désabusés de tout (ironiquement)... même de la foi !

JACQUELIN.

Le saint esprit de la souffrance est descendu en eux. Je ne crois plus qu'à ce baptême-là.

GEORGES le regarde pendant un léger temps, puis dit doucement.

Tu as ainsi des folies de joie et de tristesse...

JACQUELIN, murmurant.

Des folies !...

GEORGES.

Voyons..., tout cela n'est pas sérieux.

JACQUELIN.

C'est sérieux, frère; j'y ai réfléchi toute la nuit.

(Un temps.)

GEORGES.

Je ne m'explique pas ce découragement... Serait-ce qu'une affection... un attachement dont tu n'as pas conscience...

JACQUELIN a levé la tête vers lui avec un sourire triste.

Rassure-toi. J'ai mesuré ma passion à ma pensée; elles sont à peu près de la même taille et faites pour vivre en harmonie. Si je suis enfant, ce n'est plus comme jadis : j'ai conscience maintenant !... Je regarde la vie en face; j'y retournerai les yeux ouverts.

GEORGES, d'une voix rentrée, comme s'il se parlait.

Y as-tu bien pensé?

JACQUELIN.

J'ai trop pensé; cela s'expie. Dieu ne croit plus à ma foi; je l'ai trop interrogé; j'ai besoin de prière réelle; aimer, c'est prier encore, c'est prier activement.

GEORGES.

Tu souffriras.

JACQUELIN.

Je veux ma part de souffrance légitime. Je suis

parti de trop haut. Il y a toute une moitié de la route que je n'ai pas faite.

GEORGES.

Tu seras humilié, abaissé.

JACQUELIN.

On ne fait rien de grand sans s'humilier et l'idéal s'achète par du péché. Je sens que c'est la chute nécessaire et si tu savais quel bien j'en éprouve déjà !

GEORGES.

C'est pis qu'une chute... c'est un suicide.. (plus bas) une damnation peut-être !...

JACQUELIN.

Alors je serais damné depuis le jour où j'ai brisé le sceau de la foi simple. Ce besoin de s'élever sans cesse dans la pensée, voilà ce qui damne ceux que la chair n'humilie plus. Non, j'ai en moi le sentiment du pardon, je sens qu'une pitié me couvre et me ploie lentement vers le péché des hommes.

GEORGES.

Ta mère, Jacquelin...

JACQUELIN.

Elle était sans doute ma seule religion, ma seule croyance. Son pouvoir ne m'a pas quitté. On ne peut pas se damner quand on aime comme ça. C'est la foi en elle qui m'avait engagé. Je croyais par ses regards et par ses paroles. C'est la foi en son cœur qui me dégage, car je viens seulement de comprendre son cœur... Tu ne m'entends pas?...

GEORGES.

Si, je comprends ta folie. Elle va faire éclat !

JACQUELIN.

Ce qu'on nomme du scandale !... Je croirai que c'est là que commence ma prêtrise. C'est en sacrifiant ma vanité à mon amour que je dirai vraiment ma première messe. Pendant trop longtemps, j'ai soutenu le devoir triste de mentir à des êtres, croyant leur faire du bien.

GEORGES.

De mentir ! dis-tu...

JACQUELIN.

La vérité est dans l'idée. Toutes les formes sont du mensonge. J'ai souffert du mensonge de mes gestes, de mon vêtement, de mes paroles. J'ai arrosé de mensonge des innocents qui naissaient. J'ai fait absorber le mensonge à des enfants; ceux-là pourront renaître encore, mais j'ai menti à des mourants !...

GEORGES.

Tu blasphèmes !

JACQUELIN.

Je blasphémais alors par tous mes actes, pendant que ma pensée, cherchant éperdûment la vérité, se désolait et priait pour eux.

GEORGES.

La religion que tu enseignes est belle !

JACQUELIN.

Je n'en vois plus que la beauté; c'est pourquoi je me trouve sacrilège. Tu ne connais pas le supplice de ces fous, qui, pour avoir cru à la vérité d'un poème, sont condamnés au mensonge de le réaliser. Tout le travail spirituel que je croyais vouer à mes fidèles m'écarte d'eux. Je m'étais promis l'orgueilleuse joie de leur apporter un peu de ciel sur la terre et, tandis que du haut de la *chaire de vérité*... je leur débite du rêve, j'entends que ce rêve tombe à terre et dissonne autour de leurs faces froides qui me disent que je mens !... Ils ont raison, je mens... puisqu'ils ne comprennent pas ! Je voudrais leur dire que je suis un homme comme eux puisque je n'ai pas pu vaincre ma confusion. La honte m'a fermé les yeux. Je sens mon corps maintenant; mon corps est tout ce qui me reste. Je voudrais l'agenouiller devant ce qu'il y a de plus faible et de plus souffrant. Pour avoir quitté trop tôt la terre, je reviens, avec mes rêves, me heurter à la terre... et lui demander des baisers qui me consolent.

GEORGES fait un mouvement, va à la fenêtre.

JACQUELIN, comme s'il sortait d'un demi-sommeil.

Où vas-tu?

GEORGES.

Il me semblait que je venais de voir passer quelqu'un devant la fenêtre ! (Il vient à la porte au moment où Angélique apparaît et murmure un nom. Il le répète en se tournant vers Jacquelin :) Mme Desclères !

JACQUELIN qui, sur ce jeu de scène, s'est redressé anxieux, fait un effort pour revenir tout à fait à la réalité.

GEORGES.

Tu ne désires rien?

JACQUELIN.

Je te fais de la peine !... Tu sors?

GEORGES.

Un instant.

JACQUELIN.

Rentre bientôt. J'aurai encore besoin de toi...

GEORGES.

Je l'espère.

JACQUELIN, au moment où Georges va franchir le seuil.

Veux-tu demander à Angélique qu'elle m'apporte un verre d'eau, j'ai la bouche sèche.

(Georges sort. Jacquelin reste seul pendant quelques instants, il range des objets, des livres; Angélique entre avec un verre d'eau sur un plateau. Jacquelin vide le verre d'un trait.)

ANGELIQUE.

On a demandé du linge pour chez Pierre; Mme Desclères a dit qu'elle le porterait...

JACQUELIN.

C'est bien...

(Angélique sort. Jacquelin s'avance vers la porte et reçoit Mme Desclères. A peine revenu à lui, il la regarde parler et lui répond d'abord d'une voix faible et tremblante.)

MADELEINE.

Je m'accuse d'inexactitude.

JACQUELIN, mouvement des lèvres pour protester.

. . . .

MADELEINE.

J'ai flâné.

JACQUELIN.

Les chemins sont si charmeurs !

MADELEINE.

Pas par les chemins.

JACQUELIN.

Où donc?

MADELEINE.

Dans l'église.

JACQUELIN.

Dans l'église?...

MADELEINE.

Flâné religieusement... jusqu'à oublier l'heure; et j'ai fait peut-être quelque chose de très mal.

JACQUELIN.

? . . . .

MADELEINE.

Aller jusqu'à l'autel, monter aux marches de l'autel, est-ce mal?

JACQUELIN.

Comme vous l'avez fait, ce ne peut être mal. Vous êtes pieuse.

MADELEINE.

Je voulais essayer, à l'autel, la nappe que vous m'avez permis de broder.

JACQUELIN.

Est-elle achevée?

MADELEINE.

Pas tout à fait. Elle le sera dans quelques jours, si j'ai du courage.

JACQUELIN.

Manquez-vous de courage?

MADELEINE.

J'en manquais un peu hier au soir...

JACQUELIN.

Je vous remercie d'être venue...

MADELEINE.

... Et ce matin... Mais j'en aurai maintenant. (Jacquelin lui avance une chaise auprès de la table et s'assied.) J'ai admiré le nouveau Christ.

JACQUELIN.

Le nouveau?

MADELEINE.

Le tableau qu'on a accroché hier dans la nef.

JACQUELIN.

Ah ! *le Christ parmi les fidèles!...*

MADELEINE.

C'est beau ! C'est un jeune peintre qui a fait cela?

JACQUELIN.

Tout jeune; une œuvre d'une inspiration puissante !

MADELEINE.

J'ai encore cette figure en moi... J'ai passé un temps infini devant le tableau. D'abord on distingue à peine le Christ, dans la foule, sous les branches de la croix. Mais, tout à coup, parmi les visages, sa figure parle; elle semble s'arrêter, se fixer et grandir dans un espace de silence pendant que les visages reculent.

JACQUELIN.

Oui, ce Christ est d'une grande beauté morale.

MADELEINE.

Physique aussi ! Son corps...

JACQUELIN.

Le corps est caché dans la foule.

MADELEINE.

Croyez-vous? Du reste, je le trouverais beau aussi. Avec cette expression-là, on est beau.

JACQUELIN.

Vous étiez seule dans l'église?

MADELEINE.

Seule avec toutes les choses.

JACQUELIN.

Toutes les images.

MADELEINE.

Et cela raconte une vie profonde.

JACQUELIN.

Pourquoi y avez-vous passé tout ce temps? Pourquoi ne vous êtes-vous pas promenée? Vous avez besoin d'air. Il fait si beau dehors.

MADELEINE.

Le soleil y entrait aussi. Je voyais le paysage se fondre à travers les vitraux et des ombres d'arbres se balançaient autour de mes pas sur les dalles. C'était chaud ce soleil dans l'église. Vous souriez?

JACQUELIN.

Les sensations que vous me dites sont si reposantes !

MADELEINE.

Et vous avez besoin de repos, de beaucoup de repos. Vous êtes souffrant...

JACQUELIN.

Un peu de mal nerveux à la tête.

MADELEINE.

A la tête?

JACQUELIN.

Rien de grave. Parlez-moi sincèrement. Cela me rafraîchira. Je veux voir la vérité en vous.

MADELEINE.

Est-ce que je ne vous parle pas toujours sincèrement?

JACQUELIN.

Il y a des jours où quelque chose me trouble, où je vous vois mal. On ressent une grande inquiétude quand on voit mal ceux qu'on doit diriger.

MADELEINE.

Peut-on tout dire à un prêtre?

JACQUELIN.

Un prêtre est un homme comme les autres.

MADELEINE.

Sans doute... un prêtre peut donc se sentir troublé, faible?... On ne le dirait pas.

JACQUELIN.

C'est qu'il renferme sa faiblesse.

MADELEINE.

Pourquoi?

JACQUELIN.

Pour ne pas effrayer de plus faibles que lui.

MADELEINE.

C'est vrai, devant la faiblesse des autres on retrouve de la force, mais on l'oublie si vite quand on se sent à l'abri. Je ne suis calme qu'ici... ici et à l'église... devant vous enfin !

JACQUELIN.

Et... confiante?

MADELEINE.

Absolument !... A la messe, quand vous priez secrètement au pied de l'autel, il me semble que c'est pour

moi, et je sens le bonheur descendre en moi. C'est égoïste, mais si vous saviez, quand j'ai reçu de ce bonheur, comme je deviens généreuse !...

JACQUELIN.

Je le sais. Vous êtes vaillante; et vous vous donnez toute, à la peine comme à la joie. Il faut que nous nous donnions ainsi. C'est la vertu de nos fautes.

MADELEINE.

Je ne me sens pas le cœur assez large pour tout le bien que je voudrais offrir. Je voudrais être bonne... comme vous !

JACQUELIN.

Vous êtes meilleure.

MADELEINE.

Oh ! ne dites pas cela. Aidez-moi ! Faites que je grandisse vers vous !

JACQUELIN.

Priez beaucoup.

MADELEINE.

Je prie tous les jours.

JACQUELIN.

Dans un livre?

MADELEINE.

Par cœur.

JACQUELIN.

Ne prononcez pas vos prières. Absorbez-en la pensée. Priez intimement.

MADELEINE.

Je prierai ainsi.

(Un temps.)

JACQUELIN.

Le régime que je vous ai conseillé vous a-t-il fait du bien?

MADELEINE.

Tout ce que vous m'ordonnez me fait du bien.

JACQUELIN.

Comme votre âme est vivante!

MADELEINE.

Oh oui! vivante pour celui qui la guide et qui la soutient.

JACQUELIN.

C'est Dieu.

MADELEINE.

Oui, c'est Dieu, mais je suis jalouse de ceux qu'il aime.

JACQUELIN.

Ne dites pas cela.

MADELEINE.

Je vous dit tout. Je voudrais être sans cesse au passage de ses regards et qu'il voie tout le monde à travers moi.

JACQUELIN.

Ce sont des fautes de votre imagination, non de votre cœur.

MADELEINE.

Savez-vous ce que j'ai pensé souvent?

JACQUELIN.

Non.

MADELEINE.

Que vous diriez un jour la messe pour moi seule.

JACQUELIN.

C'est impossible.

MADELEINE.

Parce que l'église est toujours pleine d'âmes; mais, en apparence, il n'y aurait que moi. (*Un léger temps.*) Votre pensée, quand vous célébrez la messe, qui cherche-t-elle? — La pensée cherche toujours quelqu'un ou quelque chose.

JACQUELIN.

Elle cherche vos pensées, pour les élever...

MADELEINE.

Les miennes...

JACQUELIN.

Et celles de tous ceux qui sont fidèles.

MADELEINE.

Cela vous rend fort de sentir tant de pensées dévouées autour de vous?

JACQUELIN.

Sans cela, que vaudrais-je?

MADELEINE.

N'auriez-vous pas plus de forces si vous pouviez concentrer votre esprit sur une seule personne?

JACQUELIN.

Une seule?

MADELEINE.

Une seule qui aurait, plus que toutes les autres, besoin de votre secours... qui serait si implorante qu'elle attirerait toute votre charité!

JACQUELIN.

Le prêtre doit comprendre et aimer tous les cœurs.

MADELEINE.

On dit que chacun ne porte qu'une croix. Je croyais que chacun ne portait qu'un cœur aussi.

JACQUELIN.

Le prêtre ne porte qu'une croix, mais tous les cœurs y ont été crucifiés par le cœur du Christ.

MADELEINE, intimidée et attristée par le ton dont Jacquelin lui a dit ces dernières phrases, se taît et ses regards errent sur le livre ouvert.

JACQUELIN.

Vous lisez?

MADELEINE.

Je lisais sans le vouloir... là... « Son cœur se brisait. » (Elle n'achève pas. Sa voix tombe, puis se relève pour exprimer une autre pensée.) Est-ce que les femmes souffrent comme les hommes?

JACQUELIN.

Il y en a qui souffrent beaucoup.

MADELEINE.

Vous le comprenez, vous qui les entendez...

JACQUELIN.

Et qui les vois.

MADELEINE.

Oh ! vous ne pouvez pas...

JACQUELIN.

Je les vois dans l'âme.

MADELEINE.

Oui? Vous en avez vu beaucoup?

JACQUELIN.

Beaucoup.

MADELEINE.

Des femmes du village?

JACQUELIN.

Pour la plupart.

MADELEINE.

D'autres aussi?

JACQUELIN.

Quelques autres.

MADELEINE.

Je voulais vous demander... si elles souffrent de la même manière...

JACQUELIN.

Je crois qu'elles souffrent plus simplement.

MADELEINE.

N'est-ce pas?... plus *vraiment?* On dirait que la souffrance leur est plus attachée. Ce doit être triste d'entendre tout cela... et de s'en souvenir.

JACQUELIN.

Profondément!

MADELEINE.

D'avoir tout ce malheur autour de la pensée. Rien ne vous console, vous.

JACQUELIN.

La lumière et la paix, quand Dieu les verse en nous.

MADELEINE.

Parce que vous êtes prêtre; mais si vous étiez un homme ordinaire.

JACQUELIN.

Que suis-je de plus?

MADELEINE.

Des prêtres comme vous sont bien au-dessus des hommes. Ce sont des hommes plus grands, qui cueillent les vérités à des branches plus hautes. Ils n'ont pas besoin de penser à prier; la prière descend naturellement en eux. Si vous saviez comme vous êtes loin du monde !... Mais quelqu'un qui serait simplement un homme et qui recevrait ainsi les confessions de ceux d'auprès de lui?

JACQUELIN.

Il serait le prêtre de ceux qu'il aime.

MADELEINE.

Ce doit être plus troublant encore.

JACQUELIN.

Oh ! oui.

MADELEINE.

La consolation pour lui?...

JACQUELIN.

Se sentir traversé de leur repentir et prier avec eux. Recueillir une âme qui s'abandonne; enlever le mal à une créature et la voir renaître, cela donne une joie divine.

MADELEINE, les larmes aux yeux et contenant avec peine son émotion, cherche les mots qui traduiront le mieux sa pensée.

Si... une femme vous apportait tous les cœurs à comprendre... à aimer... Si elle vous les apportait sur cette croix... Je veux dire si elle avait les lèvres si blessées, si... souillées qu'elle vous suppliât de les purifier (elle s'arrête avec crainte devant Jacquelin dont une froideur douloureuse contracte le visage, puis elle précipite les mots), de les bénir de vos mains seulement. (Elle étend les mains en se penchant vers la main de Jacquelin.) Je sais que tout ce que ces mains toucheront sera consacré. (Jacquelin se retire doucement.) Vous vous retirerez d'elle... vous lui refuserez ce pardon?

(Elle se lève lentement.)

JACQUELIN se lève après elle et ne la quitte pas des yeux.

. . . .

MADELEINE.

Alors elle tâchera de le mériter davantage... Car il n'y a que cette joie qui puisse la guérir.

JACQUELIN fait un imperceptible mouvement vers elle, pose la main sur le livre ouvert et, après un temps, d'une voix très affectueuse, lentement et en appuyant sur les mots :

Voulez-vous porter ce linge à Denise pour sa mère?... Je vous en prie... J'y viendrai tout à l'heure. J'ai besoin d'être seul.

(Elle se détourne lentement; il fait quelques pas avec elle, puis la laisse sortir. Quand la porte s'est refermée, il vient s'appuyer au pupitre, les yeux levés vers le Christ, dans l'attitude de penser.)

TROISIÈME ACTE[1]

(Même décor.)

JACQUELIN se lève de sa méditation, va vers la table, prend le livre qui y est resté ouvert, y promène le regard, le referme d'un mouvement brusque et le remet dans la bibliothèque. Il revient à la table où sont disposées des lettres dont il vérifie l'adresse. Il se dispose à les cacheter, puis se ravise : « Non ! » d'un geste ou d'un murmure. Angélique entre portant une aube.

ANGELIQUE.

Monsieur le curé, je ne parviens pas à enlever cette tache, c'est sans doute de l'huile que...

JACQUELIN.

Peu importe ! A quelle heure le facteur passe-t-il pour prendre les lettres?

ANGELIQUE.

A deux heures, comme tous les jours.

JACQUELIN.

Tous les jours, ce n'est pas la même chose.

---

(1) Entre le deuxième et le troisième acte, le rideau s'abaisse et se relève immédiatement.

ANGELIQUE.

Je ne comprends pas, Monsieur.

JACQUELIN.

Mon frère n'est pas rentré?

ANGELIQUE.

Pas encore.

JACQUELIN.

Quelle heure est-il?

ANGELIQUE.

Midi, les ouvriers sortent...

(Elle attend un instant, puis sort. — Un temps.)

JACQUELIN s'approche de la fenêtre ouverte..., des ouvriers passent en bande sur le chemin; il sort et on le voit aller jusqu'à la porte du jardin. Georges arrive, ils rentrent ensemble.

GEORGES.

Y a-t-il longtemps qu'elle est partie?

JACQUELIN.

Il doit y avoir assez longtemps.

GEORGES.

Il doit?

(Jacquelin ferme la fenêtre.)

JACQUELIN.

Je ne sais plus, je suis resté là, à lire, à méditer...

GEORGES.

Tu parais agité. Ça ne va pas mieux?

JACQUELIN.

Si.

GEORGES.

Je croyais que tu allais retrouver du calme et des forces en t'oubliant pendant une heure.

JACQUELIN.

J'ai retrouvé tout cela.

GEORGES.

Alors... qu'y a-t-il?

JACQUELIN.

Rien... que ma résolution.

GEORGES.

Ta résolution..., tu penses toujours?...

JACQUELIN.

Je n'y pense plus; c'est fait. Lis.

(Il lui donne une lettre.)

GEORGES la prend en hésitant et, d'un air contrarié, la déplie et la lit lentement.

JACQUELIN.

Tu me parlais hier d'ennuis que je pourrais avoir... Ne vaut-il pas mieux les prévenir?

GEORGES.

J'espérais que tu changerais de vues.

JACQUELIN.

Et que je changerais d'être?

GEORGES.

Qu'au moins tu différerais...

JACQUELIN.

Cette résolution était en moi, malgré moi, depuis longtemps. Je l'adopte, voilà tout.

(Il cachète la lettre.)

GEORGES.

Ce n'est pas urgent.

JACQUELIN.

Tu trouves?

GEORGES.

Attends un jour.

JACQUELIN.

A quoi bon !

ANGELIQUE, entrant précipitamment.

On vient de la part de Pierre, dire que sa femme a perdu connaissance. Il demande M. le curé.

JACQUELIN.

Tu vois !

GEORGES.

On attend?

ANGELIQUE.

Non, le gamin est parti.

GEORGES.

Courez chez Pierre et dites-lui que M. le curé va venir ! (Angélique sort en courant. A Jacquelin qui reste immobile.) — Dépêche-toi !

JACQUELIN.

C'est à côté.

GEORGES.

Ton chapeau !

(Il sort et rentre avec le chapeau.)

JACQUELIN.

Pourquoi as-tu dit cela? Encore faire des gestes et sur cette mourante !...

GEORGES.

Tu risques d'arriver trop tard.

JACQUELIN.

Pour tromper ces gens-là ! Ce que tu me fais faire est mal.

(Il prend le chapeau des mains de Georges.)

GEORGES.

Je te fais faire ton devoir.

JACQUELIN.

Je ne suis plus prêtre. Ne peut-on pas laisser cette pauvre femme...

(Mme Desclères entre sur ces mots et s'arrête indécise au seuil.)

GEORGES.

Sans sacrements?

JACQUELIN.

Elle a souffert ! Qu'on la laisse mourir sous les baisers de sa petite fille !

MADELEINE vient au devant de Jacquelin qui remontait et d'une voix lente qui cherche à s'affermir en appuyant sur les syllabes.

Elle est morte.

JACQUELIN.

Vous étiez là?... Vous avez entendu?

(Il jette son chapeau.)

MADELEINE, ne pouvant parler, fait signe : oui; les larmes lui viennent aux yeux.

GEORGES.

Comme vous êtes émue, Madame ! Vous venez de chez Pierre?

JACQUELIN.

On m'attendait?

MADELEINE.

Je venais vous chercher.

JACQUELIN, doucement, sans insister sur le sens interrogatif de la phrase.

Qu'avez-vous?

MADELEINE.

J'ai la sensation de vous avoir fait du mal !

(Elle tombe à genoux auprès de lui.)

JACQUELIN.

Du mal !... à moi !... (Il lui tend une main qu'elle saisit et voyant qu'il la lui abandonne, elle la presse à ses lèvres. Il la relève.) — Pourquoi pleurez-vous, Madeleine?

MADELEINE.

Pardon !

JACQUELIN.

Je n'accorde plus de pardon, j'en demande maintenant.

(Un léger temps.)

MADELEINE.

Voulez-vous y venir?

JACQUELIN hésite.

GEORGES le regarde, guettant la modulation de sentiment qui se fait en lui.

MADELEINE.

Ils sont si désolés... la pauvre petite Denise... Je vous en prie... à mon tour!...

JACQUELIN revient prendre son chapeau qu'il a jeté sur la table.

Je vous accompagne.

(Il échange un regard avec son frère et sort à la suite de Mme Desclères.)

GEORGES rouvre la fenêtre, les regarde disparaître, revient à la table et prend en mains la lettre, distraitement. Angélique rentre en courant. Georges se tourne vers elle.

GEORGES.

Vous avez rencontré M. le curé?

ANGELIQUE.

Oui, Monsieur, il entrait chez Pierre, comme j'en sortais et figurez-vous qu'il n'a rien dit; pas une bénédiction, pas une prière. Il a regardé la morte et puis il est tombé à genoux, au pied du lit, la figure dans les mains.

GEORGES.

Mme Desclères l'accompagnait?

ANGELIQUE.

Elle... était toute tremblante dans un coin de la chambre; elle avait l'air de pleurer et elle embrassait la petite Denise... comme une folle !

91. — Etabl. d'Imp. F. SAEY, av. Clemenceau, 94, Bruxelles-Midi.

0


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 26 04 12 013 4